ARCHIPEL DE POÈMES

HUMANITÉ

Être : humain

Avoir : la vie

Pays : la Terre

Religion : amour

État : liberté

Loi : non-violence

Richesse : le don de soi

Qualité : la curiosité

Projet : construire la paix

Mouvement : perpétuel

Temps : présent

Rêve : créer

Création : rêve

Naître : sans peur

Vivre : sans peur

Mourir : sans peur

LE POÈTE EST UN GÉANT

Le poète est un géant
Pour les petits et les grands
Il ne fait sa cour qu'à sa muse
Et pour l'amour de lui et d'elle
Les oiseaux mangent dans sa main
Et il trouve la ruse
Pour écrire ses quatrains
Qui au temps donne des ailes
Pour éloigner le méchant
Le poète est un géant

Le poète est un géant
Amoureux de la vie
Il charme les humains
Avec son cœur et ses yeux
Sa voix qui porte le feu
Pour éclairer les nuits
Il fait la poésie
Les lignes de la main
Pour les grands et les petits
Le poète est un géant

Le poète est un géant
Il soigne l'enfant
Qui a mal grandi
Et il berce les parents
Travailleurs appauvris
Par trop de chagrin
Et pas assez de pain
Et pour tous il crie
Et la beauté il défend

Le poète est un enfant
Qui a bien grandi
Orphelin de tout
Il a vécu sans le sou
Liberté est sa mère
Amour est son père
Les riches sont jaloux
De ce mendiant prospère
De ce petit encombrant

Le poète est un géant
Qui se cache des gens
Quand il ne chante pas
C'est qu'il ne trouve pas
Qu'il a besoin d'aide
De sa muse et de ses ruses
Pour venir ici
Où on ne l'attend pas
Le poète est étonnant

LE MAL DES SOCIÉTÉS

Le mal des sociétés c'est que les gens n'écoutent pas les poètes savants. Et les savants poètes nous ont toujours avertis du meilleur comme du pire. Les meilleurs des humains sont rabroués pour les faire taire.

Mais l'humain pitoyable reste un enfant immature qui a pris l'habitude de se satisfaire de peu, de pain et de jouets, qu'elles que soient les conséquences de ses jeux, il fait l'innocent. Il assume toujours trop tard la vérité qui l'oblige alors à répondre de lui-même. Sa maladie est la paresse de volonté et il préfère espérer plutôt que vouloir, croire au lieu de savoir; il s'invente un paradis au ciel et sur la terre, sa vie est une galère, un purgatoire où il se prive d'amour et de beauté pour se punir de ne point s'aimer pour aimer les autres et se rendre aimable, il se condamne à rester laid, il fait de l'amour un interdit et de la beauté il en fait un crime.

L'humain fait beaucoup de poussière. Il s'en remet aux chefs, à des dieux, à des croyances au lieu d'écouter ses rêves à l'aune de la science, la science qui n'a de bons résultats que dans le coeur intelligent du poète qui se sert de tous ses sens pour provoquer des émotions et les émotions produites ont pour effet de le forcer à penser, pour ou contre tous, donc à penser toujours pour tous, puisqu'il demeure une partie de tous et de tout.

Et l'humain ordinaire ne devient savant qu'avec l'intelligence de son cœur.

L'humain n'est point savant parce qu'il possède du savoir appris par cœur dans des écoles destructrices de l'art et de la science - parce que ce savoir académique est vidé de son sang par esprit de conserve.

L'échec de cet humain abruti par des leçons et des sermons, servile par lâcheté maligne, vit dans des sociétés établies sur des systèmes, où le bonheur pour tous vanté et vendu se transforme en catastrophe - et alors l'humain s'individualise à force d'échanger sa personnalité contre un statut et un pouvoir d'achat et il devient lui-même dictateur, croyant se libérer, et s'enchaîne aux pires démons.

L'humain a perdu sensibilité et pensée, ce qui fait de lui qu'un survivant attendant la dernière pelleté de nuages et de poussière, sur sa face numérisée, le visage crispé, pour gueuler trop tard son besoin simple et primordial d'amour, quand il lui reste qu'une ombre de cri primaire, il voudrait retrouver la parole essentielle qui fait de lui un autre acceptable chez les autres devenus muets par mimétisme pathologique.

L'humain voudrait – peut-être - retrouver cet autre pour ne plus rester étranger à lui-même, et, si jamais, enfin, s'il le peut, il s'ouvrirait au don et à la curiosité.

Je parle de ces dons gratuits et de la curiosité partagés qui servent de mesure pour apprécier une civilisation et un humain - digne de ce nom.

poesielavie.com

On apprend d'abord à lire dans le grand livre de la vie.

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

Tout ce qui vit excite ta curiosité
Les animaux, les plantes, tous les éléments
Tout l'Univers t'appartient pour l'étudier
Avec tous tes sens, regarde, et écoute !

Observe et poses-toi toutes les questions
Écoute bien ton cœur qui bat à l'unisson
Tes émotions t'inspireront des images
Tes pensées seront coloriées de sentiments

Tout ce qui vit est écrit dedans et dehors
Tout seul tu écriras tes propres paroles
Car tu es un bel animal qui pense comme
La nature adorée te fait bonhomme

Regarde ! Tout ce qui vit parle ta langue
Poète de tes jours, oui, voici tout l'amour
Tu es né savant, tu peux travailler, créer,
Ta belle personne plait à la vie sacrée

Sur ton chemin tu trouveras des dons
Prodigue tes talents pour le monde
Tes muses rendront jalouse la Joconde
Qui de ton génie t'ont offert un joli nom

La poésie est le même mot que la vie
Ta vie est la poésie que tu te fabriques
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète
Tu es responsable, tu réponds de toi

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

ON VIT COMME ON PEUT

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre

Pis l'on fera tout avec ce qu'on ramasse
Des brins de pluie des chagrins des miettes de pain
Des fleurs avec des mots une joie avec rien
Pauvreté a ses richesses qu'on entasse

Pis au jour dit à l'heure grave on dira oui
J'accepte mon renvoi c'est mon tour de savoir
D'où que je viens pour faire une bon' histoire
Et mes amis me verront partir l'air surpris

Et c'est où qu'on s'en va quand on a plus de nom
Dans le cœur d'mes amis j'serai au paradis
On parlera de moi à l'imparfait : « C'tait lui !
« Parfois injuste mais souvent il était bon ».

Oh, je regrette mon arrivée dans cette boue
Je suis tombé des grandes eaux de ma mère
Et mon père me releva me mit debout
Mes yeux frais ouverts contemplaient le mystère

J'ai bu le lait des jours et des nuits l'alcool
Poète j'étais savant sachant mon très peu
Suffisant pour errer autour de l'école
Me méfiant des ordres et des appels au feu

Je survivrai à ma mort tant j'aurai vécu
Donnant mon poème à la science innée
Des amis avec qui je parle à voix nue
Sans contrat je tiens parole à l'amitié

Bel ouvrage ou je préfère ne rien faire
La terre et l'eau contiennent mes beaux reflets
Et le Soleil et les vents seront mes seuls regrets
La mort n'a point d'horizon ni rien à faire

Je prépare mon départ et mes arrivées
En chemin au hasard remplis mes valises
Pour offrir mes trouvailles là où ils lisent
Les visages nouveaux des pays à charmer

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre

La Liberté est la déesse de l'Humanité

Elle a créé le monde et enfanté les humains avec le dieu Amour

INVENTAIRE DU GRAND MAGASIN DU MONDISTAN

Parle et personne ne t'écoute.
Écris et personne ne te lit.
Les savants se cachent et les poètes disparaissent.
Nos représentants nous écoutent d'une oreille et de l'autre obéissent aux exploiteurs.
La police rend justice.
L'armée organise la terreur.
La violence est légale.
Le silence est constitutionnel.
L'homme se venge sur la femme.
Les enfants jouent à la guerre.
La paix est une blague.
Aucun artiste mais des cadavres.
Aucune Humanité mais la charité.
Personne pour dire et tout le monde se taire.
Culture de morts dans les champs atomiques.
L'ordure prophétique des vomis civilisés.
La vanité des chefs aux couilles coupées.
Les enfants vieillards qui font de l'art.
La sénilité des professeurs d'obéissance.
Les savants savonnés par l'espérance.
Les lève-tôt marchands de bonheur.
Les docteurs de la fois de trop.
Les pays sans amis.
Les amis sans amis.
Les ennemis amis.
Les amis ennemis des amis.
La solitude des troupeaux.
Les bergers comme des loups.
Des loups comme bergers.
La femme brebis.
Les agneaux du sacrifice.
La jeunesse vieillie.
Les bouchers du culte.
Les larmes des présidents.
Les usines du chagrin.
Les chômeurs de la faim.
La faim de la fin.
La femme maudite.
Les filles assassinées.
Les garçons violentés.
Les pères absents.
Le butin des engrosseurs.
Les mères humiliées.
Les océans pillés.
La terre devenue sable.
Le ciel merdeux.
La mort bleue.
Le vent des guerres.
La pluie malade.
Le Soleil de crasse.
La Lune des fous.

DIHYA

Le vent dans son voile dénude ses rêves
Sa marche pressée est une fuite en avant
Car jamais sur cette Terre il n'y a de trêve
Jamais l'Arche ne délivre son désir d'enfant

La mer épique roule ses hanches d'écume
Dihya chante en elle pour ne pas pleurer
Les ruines où son cœur dormant est enterré
Dans les cendres chaudes des nuits d'amertume

Le souffle d'Éole la porte sur son aile
Je voudrais mais ne peux marcher avec elle

Sur le sol de mes étés je gémis blessé
Mes gardiens ont le visage noir fumée

L'eau salée de toutes les larmes de pluie
Laveront-elles toutes les blessures du jour
Dans le ciel rouge les étoiles brillent pour
La fin des fins blêmes tout au fond de la nuit

Dihya courbée sur sa marche franchit l'horizon
Le vent dans son voile lui chante une chanson
Berceuse pour celles qui sont déjà veuves
Et de guerre et de terribles épreuves

Le vent dans son voile dénude ses rêves
Sa marche pressée est une fuite en avant
Car jamais sur cette Terre il n'y a de trêve
Jamais l'Arche ne délivre son désir d'enfant

ILS ONT TUÉ NELLIGAN*

Je ne voudrai pas crever avant te t'avoir donné
Mes restes de pluies et mes brisures de soleil
Je ne voudrai pas crever avant de t'avoir offert
Mes coups de vents et mes douces larmes
Je ne voudrai pas crever avant de t'avoir chanté
Tout le chant de ma gorge où pousse un cyprès
Si je ne chante pas pendant les beaux jours
Je mourrai d'espérance après les labours
Si je ne peux vivre comme le rossignol
C'est parce que les chiens sont des guignols
Si je suis arrêté par les polices
C'est que les ratés sont complices
À force de volonté j'ai bien vécu
Malgré les malheurs j'étais heureux
Et si ton cœur m'a élu
Anonymes nous étions nombreux
Nous n'étions pas les méchants
Quand ils ont tué Nelligan

**Émile Nelligan, poète québécois (1879 - 1941 à Montréal)*

N'écris pas pour passer le temps
Ne joue pas au poète
Le poète ne joue pas et n'écrit pas pour passer le temps.
Le jeu est vicieux et le temps arrogant
Le peintre ne décore pas la vie
La vie est son décor
Le danseur ne fait pas le beau
Le beau le torture affreusement
Le musicien ne distrait pas longtemps
Le silence mortel le rattrape
L'interprète obéit à un génie
Quand les muses l'inquiètent
L'écrivain recopie des images muettes
Et des paroles murmurées
N'écris pas pour passer le temps
Ne joue pas au poète
Si tu n'entends rien reste sourd
L'expression est au sentiment
Creuse profond la terre
Au fond sont les tourments
Et si ton geste est utile
Jaillira une lumière
Du savoir garde le fanal
Emploie-le pour le bien
Tu feras le pain
Avec la farine de chacun
Tu feras l'oiseau
Si on te donne des ailes

Ô, MA TERRE

Combien de travailleurs
Ont brûlé leurs heures
Pour que vive la flamme
Du pétrole qui damne
Combien de peine
Charge les épaules
Des pauvres bohèmes
Qui errent entre deux pôles
Où les vents de fumée
Noirs comme les enfers
Traînent leurs chaînes
Sur la terre condamnée
Le soleil disparu
Les nuages obtus
Brisent la lumière
L'esprit confondu
La Lune triste
Des visages pâlis
Des poètes interdits
Prisonniers du schiste
Que la force réclame

Pour nourrir le capital
Monstre sans âme
Ennemi fatal
Des fleurs et des rosées
De l'aube et des étés
Une grande faux
Déchiquette les oiseaux
Ô mère ma terre
Qui tant a souffert
Tu pleures dans le ciel
Des larmes de sel
Car les hommes fous
Redevenus bêtes
Frappent ta tête
Avec le fer des clous
Me voici orphelin
Mes frères animaux
Mes amis floraux
Meurent au matin
Dans l'angélus sombre
Le tourment des jours
Où peine mon amour
Dans un trou d'ombre
Ma chère planète
Exilée et seulette
Porte sur son dos
Le choc de mes os
La vie
N'éclot plus ses graines
Dans le chant des plaines
L'Humanité s'est éteinte

LA FIANCÉE

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Et ta chevelure jaillissait au soleil
Pendant que ta bouche rougissait vermeille
Ton nez éloquent toisait l'air vif sans pareil
Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Et tes yeux brillants reflétaient le ciel
À ton front pendait une mèche rebelle
Tes pommettes en sang roulaient pêle-mêle
Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Et ton rire se confondait à mon rire
Nos bras s'ouvraient pour que l'un à l'autre s'offrir
Ne soit plus sans paroles pour jamais mourir
Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Et nous deux au soleil devant les étoiles
Dans l'Univers des solitudes banales
Nous dansions gaiement à notre premier bal
Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Soudain le ciel s'ouvrait et le tonnerre
Et les éclairs et le déluge sur la Terre
La pluie noire d'encre et de sang amers
Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
L'orage déchirait ce morceau de toile
Et froissait ta parure originale
Dans une orgie d'injures dites par des vestales
Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Mais à mon réveil tu n'étais plus fiancée
Des humains en colère t'avaient frustrée
De mon vrai amour éternellement damné
Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Sur la place publique ils m'ont mis aux fers
Vaine est ma supplique aux bourreaux de l'Enfer
Le rêve est permis quand on vit sous la terre
Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Et ta chevelure jaillissait au soleil
Amoureux de vivre j'étais sans pareil
À boire à ta bouche le vin de la treille
Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Mais je marche dans le grand désert des humains
Couronne sur la tête une lyre à la main
Te délivre avec mon poème de vilain

FARANDOLE

Nous dansons la main dans la main du vent
Nous tirons tout le vin des mots écrits
L'amertume et le sucre des fruits
Comme l'humain qui crie toute sa vie
Nous vivants chantons tous dans le chant doux de l'aube
Nos yeux s'ouvrent à la lumière voient
L'ombre des objets et la mort qui renaude
À la flore à la faune se met en croix
Nous respirons insouciants l'air sournois
Nous buvons l'eau où nos chagrins se noient
Et notre marche creuse la terre pour soi
Nous dansons la main dans la main du vent

POUR TE DIRE

Quand j'irai chez toi je sourirai
Et tu ouvriras grand ta porte quand
Seulement tu entendras ce que
Nous sommes vingt années de rêves
Je voudrai te dire que je t'aime
Mais tu es si loin, courageuse,
Les blés s'ouvrent à ma porte
Nous sommes vingt années de rêves
Tu grandiras aux bords abîmés de mon corps.
Forgé par les souvenirs un visage se noie
Une route au-dessus des nuages rouges
Nous sommes vingt années de rêves
Qui a dit que nous nous rencontrerons
Au milieu des pierres tu es l'oasis
Une route au-dessus des nuages rouges
Ton regard sur le mien et ces pensées sur mon corps
Tu sculpteras la colline aux vents qui s'offre
Et l'homme dit que sur la pierre il a soif
Son regard sur le tien et ces pensées sur ton corps
Une route au-dessus des nuages rouges
Les pierres des maisons ressemblent à tes mains
Tu es le soleil dans mes cheveux blancs
Et quand tu vois la neige s'éteindre
Tu dessines des soleils dans le gris des poèmes
Je prendrai le temps pour te dire
Nous nous élèverons en aéroplane
Tous au-dessus des villes ma ville bleue
Dessine des soleils dans le gris des poèmes
Nous prendrons le temps de vivre deux fois
Avec les pierres de l'amour, l'eau des collines
Une route au-dessus des nuages rouges
Dessine des soleils dans le gris des poèmes

AU PONT DES ARTS

Ne m'attends pas.
Mon cœur ne peut s'arrêter.
Je dois continuer.
Je t'atteindrai seulement là-bas derrière les lignes de l'horizon moqueur car le rossignol n'a pas fini de chanter l'aube.
Les corbeaux se couchent toujours au crépuscule pendant que je prépare le feu pour veiller la nuit. La nuit qui accouche d'étoiles de chair dans le flux et le reflux du firmament qui charrie le sang des brumes à venir d'où sortent nos enfants sans avoir le temps de sauter sur nos genoux, nos enfants prennent là leur élan pour l'inique saut dans le néant.
Ne m'attends pas.
Je ne peux m'arrêter même le souffle coupé je repars avec ma seule volonté même si je n'ai pas dormi je sais la douceur de ton lit et le vent caressant de tes mots dans ma nuque.
Je dois continuer le rêve jusqu'à l'heure du feu pour un repas de pierres sur l'épaule des déserts. Je ne rêve que si j'ai les yeux ouverts et ma nuit n'est pas arrivée pour que je me confie au grand sommeil d'une douce mort plus tendre que ma mère parmi les cendres de la route accomplie.
Ne m'attends pas.
Les rivières vont vers le fleuve qui se jette dans les bras de mer.
Ma parole ne peut se taire tant j'ai à dire que dire est tout mon temps. Mon temps qu'il me reste à vivre et que tu comptes parce que tu m'attends.
Tu m'attends autrement qu'ici où j'use ma voix contre le mur blanc de la destinée cette amante qui me hante loin de ton corps.
Ne m'attends pas.
Je ne peux revenir là où je t'ai quittée alors je viendrai quand tu viendras.
Nos rendez-vous sont pointés sur la carte des amants désolés. Et nos peurs seront des rires et des larmes croisés. Et seulement nos âmes seront liées.
Ne m'attends pas.
Tu sais maintenant que je ne suis jamais parti.
Tu sais que l'absence n'a pas de cœur à l'ouvrage et que seule notre présence est notre sœur qui compose des bouquets de bonheur dans l'air sec et craquant des jours indigents.
Ne m'attends pas.
Je ne t'attends pas.

Pierre Marcel Montmory Éditeur
Montréal - 2021 - imprimé :978-2-924985-85-4
Montréal - 2021 – PDF : 978-2-924985-86-1

Mais, s'il a plu depuis hier, je me suis relevé de cette boue de mauvais rêves et j'ai repris ma place dans ta trace.
Je marche pour t'atteindre plus loin.
Le chemin n'aura pas de fin car éternelle est notre patience. Et c'est en chemin que nous nous prendrons la main.
Alors, ne m'attends pas.
Je te rejoins.

DÉJÀ JADIS

La fleur d'oranger repose sur le sable
Un coquillage sur l'azur…
Le ciel touche la mer aux vagues horizons
Le vent ondule sur l'eau trouble…

Les goémons reposent sur le rivage
Ressemblent à l'eau qui coule sur ton visage.
La crête des vagues s'affole
Aussi la mèche de tes cheveux fols.

Je t'ai rencontrée, un soir, il pleuvait
Sur le pavé de ma rue, tu pleurais
Dans mon cœur battant d'étrange façon;
L'ombre des passants ruisselait sur ton front.

Je me souviens de l'azur gris du temps mauvais,
De nos rêves dans le ciel bleu d'antan :
Ma plume saigne encore :
Tu as surgie, ô Beauté, j'étais mort, déjà.

ROMANCE

Y' ah ! Tu cherches ta maison
Mais il faut courir pour la moisson
Accroche calendrier tes bottes de son
Le travail inutile dort au fond

Y' ah ! Demain tu seras roi
Si aujourd'hui tu rompes la loi
Avec ou sans les reines de joie
Qui fabriquent des pains de bois

Y' ah ! Change la semaine avec dimanche
Et sous la tonnelle roule tes hanches
Avec Émilie l'oiseau sur la branche
Tu chanteras l'ivraie et la romance

Y' ah ! Prends garde les gardes te cherchent
Aujourd'hui laisse ta ligne, dépêche !
Les lettres arrivent et le facteur sèche
À la corde les nœuds de la dèche

Y' ah ! Bientôt tu vas comprendre
Qu'à l'arbre druze il faut te pendre
Et les souvenirs sous tes pieds rendre
À la veuve de terre se rendre

Y' ah ! Et là-haut sous les figuiers
Le luth de barbarie en chantier
Un artisan que tu avais oublié
Travaille en habit de chiffonnier

Y' ah ! Tu chantes et tu joues
Et tu danses la ronde des fous
Qui pour un peu d'ail et de sous
Vont se faire pendre à la roue

Y' ah ! Ta chance a tourné
Et le boulanger pétrit sa fournée
Et toi malheureux mal tourné
Tu ris comme on rit la journée

poesielavie.com

LES TALENTS DU DON

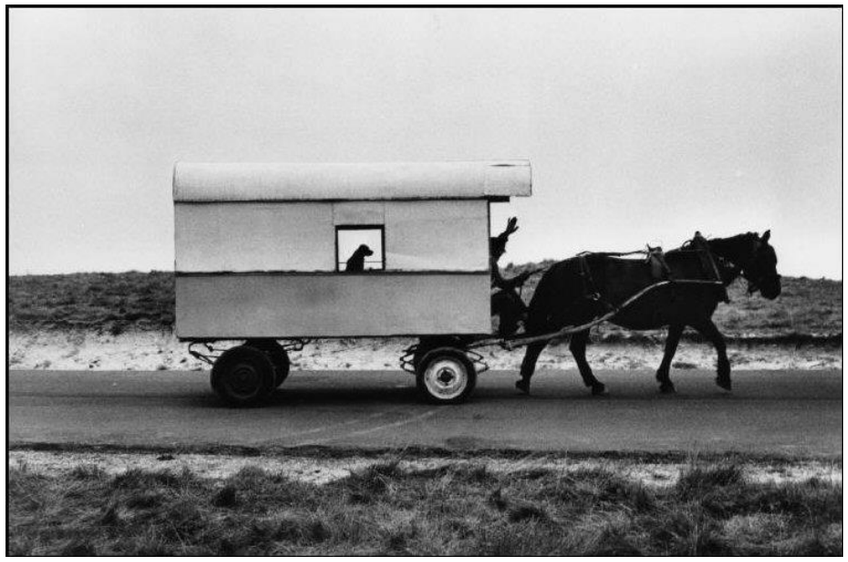
La culture sans gouvernement c'est la nature.
La nature sans culture c'est l'Homme en moins.
La vie est sacrée créatrice de culture.
L'Homme sans cœur de la nature ne prend pas soin.

L'artiste n'a besoin que de l'amour qu'il donne.
Le don qu'il reçoit il l'offre sans maldonne.
Personne ne peut donner un cœur à personne.
Le talent c'est trouver des trésors à donner.

Travailler pour vivre et vivre pour donner
Culture humaine de toute la communauté
Le commerce des Hommes est de se parler
Le poème des paroles du pain donné

Pour nous charmer pour nous distraire nous serons
Fabricants magiciens bricoleurs de génie
Guérissons malades éloignons maladie
Devenons savants et de l'amour provoquons

CHIEN GRIS



Mon âme de Chien Gris voyage
- Gris pour Paris
- Chien pour le pain
Totem tête d'homme
Corps et biens en somme
Pour ne payer les frais qu'à la fin
Mon âme de chien voyage
Vit pour la vie aux gais refrains
Mon âme
Paysage dévoilé
Ombre lumineuse
Visage de l'aimée
Chien Gris mon âme voyage
J'ai l'angoisse des arrivées
J'ai l'angoisse d'être traqué
Les mains croisées je me calme
Je soupire en flattant mon cheval
Je fais du feu dans la roulotte
Laisse passer un jus noir
En tirant sur la fumée d'un cigare
Les autorités décideront de mon sort
D'être marginal j'en ai la palme
D'avoir la liberté est un régal
Surtout quand on a la bougeotte
Voyage mon âme Chien Gris

PARTIR

mon cœur voudrait rester
mais je dois partir
partir pour fuir
l'habitude
partir pour cueillir
la solitude
quand ton cœur veut me suivre
et que tu dois rester
rester par devoir
être soumis(e)
rester pour veiller
des fantômes
quand il n'y a plus rien à faire
qu'à rester immobile
sans arrêt la terre
ensevelit nos rêves
quand la lutte est l'ouvrage
tu peux rester longtemps
c'est un peu d'éternité qui s'envole
quand je voudrais que tu restes
et que tu dois partir
parts
aie confiance
et surtout n'oublies pas
que tu es né(e) bon(ne)

LE BLUES DU QUÊTEUX

Je veux pas quêter
Je chante pas pour un petit pain
Je chanterai sur tous les toits
Si tu ne veux pas que je chante

Un poète quêtait pieds nus
Je lui ai demandé comment ça va
Qu'est-ce que t'as fait de tes souliers
Le ciel se reflétait dans ses yeux
Il a dit mes souliers étaient trop vieux

Je veux pas quêter
Je chante pas pour un petit pain
Je chanterai sur tous les toits
Si tu ne veux pas que je chante

Une fille marchait et roulait les hanches
Comment vas-tu Rose, que j'ai osé
Sa bouche rouge disait qu'est-ce qu'on fait
J'ai marché longtemps avec elle
Ses yeux bleus dans les miens

Y a pas d'autres paradis
Pour faire notre bonheur
Amoureux de la vie
Le temps est un voleur

L’HOMME VENT

Quand il se parle sa langue maternelle, elle est silence.
Quand il se parle la langue de son père, elle est noirceur.
Il parle la langue de son exil intérieur.
L’absence passée et l’avenir attendu.
Ses paroles ont le goût des mers.
Sa voix craque comme une croûte de terre.
Car il erre avec le vent.
Et il se régale en l'écoutant.
L’homme fait homme avec du vent.
C’est le meilleur enfant.
Dans le silence de la nuit il devient géant.
Dans la nuit du silence il gémit.
Il cherche ses parents.

LA VÉRITÉ

La vérité marche pieds nus dans le sable
Les vagues de la mer effacent la trace
Éphémère de tous ses pas mémorables
Qu’use le grain de sable nombreux et tenace
Le vent polisson soulève son voile pudique
La lumière disperse les ombres du doute
Le matin jusqu’au soir montre la route
D’une femme seule dans la rumeur publique
La vérité reste vierge malgré tous
Les rêves des amants qui la courtisent en vain
Même les meilleurs d’entre eux la frôlent en chemin
Elle leur échappe au premier rendez-vous
La vérité est une garce qui rend fou
Les plus braves prétendent à sa robe floue
Perdent la tête usent toute leur astuce
Sans jamais la marier fiancés pas plus
La vérité est une promesse pas un dû
Et même s’il elle nous excite à danser nue
Elle ne court pas à la vue de tous dans la rue
La vérité cache ses secrets d’ingénue
Parfois on voudrait la garder pour soi tout seul
L’habiller de nos haillons la vêtir de soie
Mais elle est courtisane de bon aloi pas veule
Nous laisse dans le décor et nous plante là
La vérité marche pieds nus dans le sable
Les vagues de la mer effacent la trace
Éphémère de tous ses pas mémorables
Qu’use le grain de sable nombreux et tenace

LE POÈTE ASSASSINÉ

Apollinaire est mort dans le plus grand dénuement et la solitude car les vieux machins de l'époque ne le considéraient pas encore comme assez mort pour se taire et leur rappeler que, eux, les éditeurs ratés et autres sans talent vivaient comme des morts alors que lui, le poète, vivant ou mort vit par-dessus l'éternité. Les nécrologues de l'art de vivre sont les fossoyeurs de la joie et de l'innocence. Ils ont la bedaine pleine et parfois des diplômes ces oisifs de la cervelle qui ramassent après leur dernier souffle l'écuelle des malheureux pour leur collection d'artefacts. On ne garde que ceux qui ont un certificat de décès établi par les conservateurs et qui sont reconnus comme chaire

inerte à triturer pour en faire de jolis mots et catalogues dans leurs salons mortuaires. Et l'on réédite à qui mieux mieux les stèles inamovibles des preux tandis que le vivant valeureux, aventurier de ses noces avec la vie, est mis de côté dans l'indifférence polie des censeurs. Le poète, de son vivant, à moins d'imiter servilement ce que les conservateurs apprécient, n'a que le choix de dire et de chanter sans être entendu, car les humains ont la paresse de prendre pour acquis ce qui leur est donné, sans avoir à se questionner où répondre aux paroles qui s'envolent du coeur des amants de la vie que sont les gens libres amoureux sans raison. Ces collectionneurs d'art jouissent de posséder ces reliques mais n'ont point de coeur pour aimer celui qui les ferait vivre autrement que dans leur costume de croque-morts. Et l'on se fiera pour l'instant aux avis des spécialistes pour déchiffrer ce que l'on est incapable de concevoir mais qui, avec des formules, des théories et des concepts permet de se faire accroire que l'on est bon, intelligent, généreux et, qu'en plus on a du talent par-dessus les tombes. Nos enfants n'ont qu'à s'aligner pour servir cette viande froide et les cons vivent heureux d'être bêtes. Le poète, l'aventurier, l'Homme libre, n'a que faire de ces réunions mondaines, de ces rassemblements de "poètes officiels" qui nuisent à l'entendement des muses parce que le temps demande la paix, le pain, la parole aux malheureux. On ne devrait écouter que les poètes vivants qui ont faim, qui ont peur, qui ne sont pas écoutés par leurs contemporains, ceux qui sont hagards et sans yeux ni oreilles parce-que les meilleurs et les plus forts leur marchent dessus comme s'ils n'existaient que dans la poussière piétinée par la vanité orgueilleuse des bourgeois. Apollinaire s'en souvient quand il rentre à l'hospice pour y laisser sa carcasse désolée. Le poète ne quittera pas ses semelles de vent car c'est à cela qu'on le reconnaît. Les bibliothèques et les musées connaissent si peu les véritables aventuriers qui, pour leur sécurité ont préféré, dans l'anonymat, donner gratuitement ce qu'ils avaient à donner. Car le don du poète lui est gratuit. Il est la vie. Le début et le commencement. Alors, bourgeois, accueillez-le au moins une bonne fois, comme votre sauveur. Mais les bourgeois, qui passent vite de vie à trépas, n'ont pas le temps pour aimer, l'argent est leur seul dieu et la monnaie leur consolation. Qu'on édite et qu'on médite les morts ! Rabâcher des paroles mortes est le passe-temps des bourreaux. Les victimes sont les contemporains, clients pour la viande morte. Les poètes se moquent de ces fariboles qui ne les atteignent même pas. La muse ne materne que l'enfant roi. Et le roi sera celui qui, soldat et poète, conquerra le vent !

Le pain de toutes les faims.
Le travail de la mort.
Le poète par hasard.
Le rôle à vivre comme il faut.
La femme et l'homme comme humanité.
L'oiseau qui prend son vol distant.
Le fascisme à portée de la main.
L'égalité dans l'amitié.

(Ce qui me rassure le plus c'est de vous voir rire tout le temps. Vous me confirmez que je ne suis pas seul à être idiot).

L'Art est le métier de l'être humain.

DE JOUR ET DE NUIT

Les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable
    Dans l'égalité des amis
    Les poètes au cimetière
    Échangent leurs vers
        Le maudit erre sur la Terre
        Du lever au coucher
        Brave la vie et la mort
            Poètes d'occasions
            Fainéants par légions
            Morts sans importance
                L'exilé s'aventure
                Derrière les horizons
                Ami des vents

Les citoyens des pays
Font l'inventaire
D'imaginaires ennemis
Le solitaire des pluies
Drague les muses
Et soule son génie
L'homme moyen
Monnaye sa vie
Calcule sa mort
L'amant de Liberté
Le tendre Amour
Sème les enfants
Les chefs de famille
Domestiquent la jeunesse
Et répriment leur ivresse
Le chef de personne
N'obéit qu'à la fantaisie
Du Soleil et de la Lune

Les quelqu'un
Se donnent la main
Contre quelque-chose
Le moins que rien
Léger comme l'air
Vole de ses propres ailes
Celui qu'a tout
N'a pas d'ami
Sans crédit
Celui qui n'a rien
Souple comme l'eau
Nage dans le courant
Le patron propriétaire
Plein de charges
Coule avec ses dettes
Le locataire sans terre
A toutes les maisons
Sous le toit du ciel

Les gouvernements
Légalisent la potence
Pour les pas de chance
Sans dieu ni diable
Le vagabond innocent
A peur des Bêtes

Avec des croyances
On explique les crimes
Et la malchance
L'être humain
Est encore un animal
Prétendant à l'Humanité
Et les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable
Tandis que l'époque
D'éternité se moque
De la vie sacrée

LE CAFÉ DES POÈTES
Un morceau de la nuit
Qui ne veut pas finir
Son pain sec

LA MAISON DE LA POÉSIE
Protège le cœur des amants
Qui comptent leur content
Sans argent

LA NUIT DE LA POÉSIE
Autour des feux de joie
Fille de bon aloi
Chante les étoiles

LE POÈME DU JOUR
Sorti tout chaud du four
Comme le pain d'Amour
Et le vin de Liberté

LA JOURNÉE DU POÈTE
Paresse bien occupée
Au rêve à fabriquer
L'ivresse endimanchée

LA TOURNÉE DU POÈTE
Aux amis d' la quête
Au patron des gueux
À sainte Godille

LA DERNIÈRE CHOSE
On s' la répète
Comme une adresse
De maison close

LE PROCHAIN TRUC
C't' une astuce
Qu'on trouve aux puces
En s'grattant l' luc

JE MUSE

Le plus bel acte qu'il te reste à faire après toutes ces récitations, c'est de trouver par ta bouche les belles paroles restées muettes dans ton coeur et que ta pensée intimide pour ne pas encore nous les faire entendre.
Je musique.
Moi, les filles me tournent bien autour depuis toujours, il me suffit de tendre le bras, quand je suis d'humeur, car souvent le vent de l'action m'emporte et je n'ai pas le temps de les embrasser toutes. Je suis souvent occupé par d'autres amoureuses et les enfants que je sème et qui me réclament sans façon. Et mon art exigeant et ma guitare qui est la pire des maîtresses, je ne peux m'en débarrasser !
Et toi, ma mie, virtuelle provocatrice avec tes dons d'enchantements…
Maintenant la muse m'appelle, il faudrait que je la travaille au corps pour la faire chanter, la garce !
Ma muse c'est mon inspiration qui exige que j'expire tout mon souffle et pousse le chant dehors. Jouer d'un instrument ou chanter est un travail très physique. L'inspiration guide le dire.
La Lune est plutôt désargentée ces temps-ci, le Soleil ne fait qu'augmenter. Mais mon coeur est riche avec toutes les étoiles que je ramasse en chemin.
Ce soir c'est toi ma muse avec qui je m'amuse à composer le poème du jour, notre premier baiser d'éternité.
Le silence et les cieux.
Tu es trop vivante pour avoir été.
L'amour est un état de grâce et aimer est un verbe impersonnel. Je suis toujours amoureux parce que je ressens l'éternité dans le présent. Aimer ce n'est rien posséder, seulement le désir de durer quand on s'aime assez pour que les autres le ressentent et s'approchent par sympathie, ou s'éloignent par dépit de ne point s'aimer.
Et quand on n'aime point on cherche à posséder, on devient jaloux de tout ce qui sourit à la vie.
La liberté se marie avec l'amour.
L'essence et le ciel.
Ce genre d'illustration très utilisée ne m'intéresse pas beaucoup car elle ne dépasse pas le stade du symbole. Ce qui te correspond le plus c'est ta liberté dans notre présent dialogue de deux amoureux de la vie.
Je suis tout le temps amoureux. Et je ne plaisante pas.
Tu fais tout ce que tu peux.
Ne te sous-estime pas.
Tu ne peux sortir de chez toi ? Mais tu peux sortir de toi-même.
Penses-tu jeter des cailloux aux étoiles ?
Tu es essoufflée ? C'est dur de me courir après, il y a douze pieds dans mes vers et je fais de grandes enjambées mais la muse, elle, sait voler et me passe par-dessus pour me souffler la rime et m'indiquer l'entrée du prochain quatrain en mesure avec les battements de mon coeur, le maître de céans qui s'appelle Amour quand la muse est Liberté.
Tu me vieillis pour me rappeler que le jour tire à sa fin et que tu veux te retirer en douce mais je ne te retiens pas je renais chaque matin.
Non ce n'est pas ça du tout, mais, du tout, je suis arrivé à ça.
Pour m'attraper dans mon domaine, il suffit de pousser la porte.
Quel est ton mobile ?
Pour me parler ?
Le don et la curiosité.
Bonne nuit ma mie, tu peux me parler sur l'oreiller, je trouverai ton rêve à mon réveil, comme une étoile décrochée du ciel.
Et je t'embrasserai comme le feu du Soleil embrase le jour qui me voit renaître.
Et de ses cendres l'astre lumineux laisse paraître le joyau de ton cœur qui me pénètre.
Le jour t'appartient tant que tu vas à ton destin. Et la nuit à sa fenêtre restera muette le temps du festin.
Bonne nuit ma mie. Je m'en vais sans chagrin pour une éternité. Je cours vers l'autre rive du fleuve qui

charrie son sang dans les ténèbres de mon palais endormi.
Bonne nuit ma mie. Je veille avec les fantômes pour faire de la nuit un bal de pendus. Et dame la mort choisira son cavalier. Il se peut que celui-là soit moi, alors, excuses-moi si je n'entends plus sonner les heures. C'est que le funeste destin accomplit sa ronde au milieu des gens de ce monde. Tu me verras dans l'autre demeure quand ce sera ta dernière danse.
Bonne nuit, et à chacun sa chance.
Avec toi ma mie, à rien je pense. Tes caresses et ton souffle sur ma peau me font oublier. Nous partons ensemble pour un voyage dans le firmament.
Nous choisirons de rester tant que sera la volonté. Alors nous n'avons qu'à paresser en attendant le grand travail du jour.
Cet appel frémissant de l'amour. Il suffit d'être libre pour répondre par oui. Sans raison et sans façon.
Ma mie, demain m'appelle.
Je ferme les yeux, ta bouche sur mon front clos le poème.
C'est vraiment que l'on s'aime. Il n'y a pas d'autrement.
C'est la loi des amants. Et si tu désobéis c'est que la liberté t'abandonne. L'amour est intransigeant. T'es mort ou t'es vivant.
Dors ma mie, c'est le bruit du vent dans les volets. Demain, à la fenêtre de tes yeux je renaîtrai, parole de Don Juan.
Je t'ai séduite avec le jour. Mais la nuit porte le conseil aux démons des infidèles comme à la sagesse des stèles. Rien n'est sûr, que le murmure de la voix, dont la bouche n'est qu'entre-ouverte. Et le jour qui va naître.

LE MONDE EST NOTRE HABIT POUR L'AVENTURE

Un seul drapeau pour l'Humanité !

LES PROMESSES SONT TOUJOURS DES MENSONGES

Ne t'affiche pas.
Fait les choses sans en parler à l'avance.
Ce sont les résultats qui comptent.
Prouve en silence.
Donne ce que tu te dois de donner.
Rends compte à toi-même.
Tu as assez de tes dix doigts pour compter sur-toi-même.
Ta voix a des ailes pour porter tes messages.
L'amour en soi oblige la volonté.
Occupe sainement ta paresse naturelle.

Pour chaque phrase de cet écrit je pourrai écrire un livre d'expérience mais, et il y a un mais, j'aurais dû rajouter une dernière phrase : Raconte pas ta vie, mets-toi dans tes œuvres !

ARCHIPEL

L'Homme est un archipel
Comme comme comme
Le soleil construit son île
Touche ma main pour la première fois
Mes yeux nés après ta bouche

L'Homme est un archipel
Comme comme comme
La chapelle belle de celle
Qui joue de tout elle jouit
La flûte s'avance dans le soir danse
Voyez-vous le cinéma que l'on donne
Les papillons s'accrochent au ciel

L'Homme est un archipel
Quand il rencontre quelqu'un
Sur la route des enfants
Sous le ciel avec celle qui s'appelle
Archipel

UNE COLOMBE

Une colombe
Aux joues roses
Balance ses hanches
Sur le trottoir

Une colombe
En feu
Déblaie la ruine
Des maisons

Une colombe
Drapée d'odeurs
Joue à la rose
Des fontaines

JE PARLE

Je parle comme on fait le pain
A moudre le grain
Et mélanger l'eau
La farine et le sel

Je parle comme on naît le matin
A coudre la paix
Et l'ourlet des yeux
Le chagrin de la nuit

Je parle comme un dessin
Au crayon sur la peau
A l'encre dans mon cœur
La tête en forme de chapeau

Je parle comme on peint un tableau
La toile sur le cadre
S'ennuie de l'ennui
A feindre des pinceaux

Je parle comme j'écris ton nom
La langue crisse et tu devises
Et je parle comme un livre

Le silence parle tout seul
Et je parle comme je sais me taire
Comme la foudre éclaire
La terre et ne dit rien

Je parle comme un cheval au trot
Je passe sur des chemins sur les sanglots
J'accroche ma monture à une barque
Je dis mot tu dis allo

Mais je parle d'en haut sur le pont
Je tire mon filet mon bateau
Et j'arrive à toi qui t'en allas
En avion en auto au galop

Je parle au cheval à l'eau au feu
À l'orage à la paix de l'ombre
Je parlerai de nouveau

C’EST UNE NUIT

C’est une nuit
Toute la nuit
A dormir peu
Et marcher beaucoup
Que les filles et les gars
D’la banlieue rouge
Ont rêvé qu’ça bouge
C’est une nuit
Toute la nuit
Veillant à nos côtés
Les étoiles et la lune
Et l’bon dieu
Sont partis ce matin
Dans le rêve américain
C’est une nuit
Toute la nuit
Qui noircit la ville
Et salit la rue
Saute du lit
Pour crier sur les toits
Au feu à moi
C’est une nuit
Toute la nuit
Qu’jai pas dormi
Mais qu’j’ai dansé
Avec les gars et les filles
Enlacés dans la rue
A danser tous nus
C’est une nuit
Toute la nuit
Que j’ai rêvé
Que je suis sot
De pleurer et de rire
Car je suis nombreux
A compter les solitudes
C’est une nuit
Toute la nuit
A dire et à parler
Avec le peuple
Sur les places allumées
Avec la joie de naître, de vivre et de mourir !

CHIEN DE RUE

Mon pays c'est la Terre
Les frontières c'est misère
Tous ces propriétaires
Qui se font la guerre
Je ne veux pas d’un pays
Je veux le monde entier
Je n'ai pas de pays
J'ai les rues, les places publiques
Et parfois l'hospitalité
Et plus souvent j'ai payé
Ce qui m'appartient
Ma peau, mes guitares,
Et mes cribouillis
Deux jambes pour véhicule
Deux bras pour taxidule
Une cervelle pour ridicule
Et ça marche comme ça peut
Mais si ça veut, ça marche
Je suis un chien de rue
Autrefois on me donna un blaze
Aujourd'hui on a oublié mon nom
Fils de mère La Nuit
Et fils de père Le Brouillard
Enfant,
Nuit et Brouillard
Les vaches sont bien gardées
Les gardiens rémunérés
Les vieux bergers en exil
Grenier des Sources arides
Le pays déserté
Le pays propriété

Le pays volé
Grenier des Sources arides
La révolution permanente de la Terre
La rosée du matin
Le pourpre des soirs
Les oiseaux criards
Vingt-quatre heures sur vingt quatre
Un instant dans l'éternité
Une éternité dans l'infini
A tous les chiens de rue
Qui grattent l'os de la Terre
Pour en tirer la moelle amère
A tous les chiens de rue
Libres sans collier
Et perdus sans maîtres
Voleuse d'enfants la vie
La vie n'a pas de sens
L'agression,
L'asile,
L'abandon,
L'exil,
C'est mon corps
Charbon ardent des peines
Je souffle sur les braises
Danse autour du Soleil
Comme une étoile
Enfant : Nouveau monde au monde

L'HOMME FRONTIÈRE

Peu importe l'heure à laquelle vous sortez, il est toujours là, sur le qui-vive, avec son quo vadis. Vous ne pouvez aller n'importe où, n'importe comment. Parce qu'il faut être capable de répondre à des questions dont la réponse est la question même. Vous êtes joueur ou vous êtes le jouet.

Vous formulez les mêmes réponses aux mêmes questions et gare à ne pas changer une seule lettre car alors vous seriez tout de suite le jouet de la suspicion. L'homme-frontière met les points sur les i. Et vous lui faites des « Ah ! ». Pour ne pas être le jouet qu'il voudra garder entre quatre murs.

Questions identitaires. Questions mercenaires. Et réponses exactes. On appartient aux questions. Ou bien l'on garde le silence. Le silence dangereux. Dangereux comme la peur. Votre empêchement de ne pas pouvoir parler votre propre langue. Et que, pour continuer à vivre il vous faudra user de patience et de ruse.

Vivre est votre seule chance. Mais il vous faut inventer des liens imaginaires avec ce qui ne vous attache pas parce que la liberté a un prix fixe. Lorsque l'on marchande le prix de sa liberté, on se passe soi-même les menottes. L'homme frontière garde la clôture des cultures. On reste parqués ou l'on possède un laissez-passer.

Que l'infini nous donne du temps pour les réponses. Du temps, au temps. Que la joie de vivre éphémère dure aussi longtemps qu'il y aura toutes les questions sans réponse. Parce que les réponses sont dans la question même. Et ce sera toujours la même question. La même indifférence.

Il n'y a que l'amitié qui ne possède pas de frontière. La saine fraternité des êtres qui savent vivre, libres de toute réponse. Et l'homme-frontière arpente la planète pour contrôler les joyeux qui font de chaque instant une fête. Un carnaval de pauvres. Des pauvres qui n'ont de vraies richesses qu'ils prennent à même leur joie de naître, de vivre, et de mourir.

Pour connaître l'homme-frontière, il aura fallu naître sur toute la Terre, et inventer. Parce qu'au début nous ne savions rien. Nous avons tout inventé. De toute pièce. Une identité. Un monde d'imagination pour épater les amis. Un monde hospitalier. L'homme frontière n'a pas d'amis car il n'a rien à donner qu'un monde fini, qu'un monde ennuyeux.

Les oiseaux ne croient en rien et c'est tant mieux.

LA PUTAIN DE DIEU ou Indulgence

Poupée de cire molle au masque triste. Sa bouche carnée aux dents noires, elle sourit. Sur le fond bleu de ses yeux, coulent les traits de la nuit.

Des mains croisées qui font fléchir les ans. La bourse nouée autour du poignet, elle défait sa chevelure. Et chaque jour recommence sa triste romance.

À guichets fermés les soirs d'abondance, loin des lieux saints, mais aux lieux d'aisance, où le bourgeois propret et vulgaire déballe sa bourse sur un comptoir.

La putain de Dieu officie dans le club des déportés de l'enfance. La rose entre les dents elle a figuré pour la science entre deux potences.

Tous les mots vont pour elle. Mais aucune nuit ne lui ressemble. A la putain de Dieu, quoi ; des nuits et des nuits à marcher – comme s'il ne pouvait jamais faire jour.

Le bord de sa lèvre supérieure frissonne et elle a un léger rictus nerveux qui lui fend la joue. Elle regarde les néons coloriés dans la brume blafarde. Une ombre épaisse de sueur, avec une haleine chaude d'alcool et de tabac, stationne devant elle.

Soldate au garde à vous, poupée de plastique dur, lisse et polie. Peinte au vernis. Ses faux cheveux blonds tirés en arrière pour dégager son front hautain et stupide. Elle affiche le prix de sa liberté.

Le client morose renâcle en grimpant derrière sa croupe jusqu'à une balustrade, d'où, autrefois, on jeta un exilé par une fenêtre.

Elle craint la lumière et ferme le rideau. Elle cache la vue plongeante sur son secret que le chaland pourrait voir en passant devant la vitrine de la boutique.

La rose de nuit, fleur de nenni, garde la pose au champ d'honneur ; pour la bonne cause ou le malheur. Et Dieu lui tient sa main pour lui souffler un baiser.

Dans le miroir son visage se ranime et le rouge de son sang sur le blanc de ses joues. Son sourire efface les tirades de la nuit.

Le jour seul voit ses rides pendant son sommeil. Sur le lit d'un hôtel, elle ferme les yeux.

IL DIT, ELLE DIT

Il dit : Tu es folle, change de couverture et, débarrassée de cet humus mouillé où tu trembles encore, revêt ta peau de chamane désiré, et sur le tronc de ton corps délivré, bat le tambour de l'amour pour moi, le passant qui t'attend pour te nommer !

Elle dit : Il est fou de me sortir de terre je ferai le printemps mais l'été brûlera ses moissons et l'automne chargé de l'orage des canons soumettra l'hiver aux pires oraisons et mon ressentiment emporté par le vent des colères déclarera la guerre aux funestes troupeaux des sans noms et des n'avoir pas.

J' AI PAS D' TRAVAIL

J'ai pas d'travail
J'suis à la rue
C'est défendu
Allongé sur les rails
La tête nue
Faut que j'me tue
Mais y a la marmaille
À bouffer toute nue
L'eau et le pain drus
Alors j'bataille
Pour mon salut
J'vais boire un coup
Une bonne bouteille
Tiens y en a plus
Turlu tu tu

J’ai pas d’travail
J’suis à la rue
C’est défendu
Auriez-vous d’l’argent
Pour mes souliers
J’ai douze enfants à visiter
Ne faîtes pas semblant que j’existe
J’pourrai vous traiter d’ racistes
Prêtez-moi un ticket
J’s’rai absent longtemps
Aidez-moi s’il vous plaît
S’il vous plaît mes enfants
J’ai pas d’travail
J’suis à la rue
C’est défendu
L’on boit et puis l’on croît
Aimer l’autre aimer soi
Mais y a rien dans l’alcool
Que la perte de l’amour fol
Écoutez ma chanson
S’il elle vous plaît
Je vous la donne

Je suis poussière.

De ce que tu dis je n'écoute que ma joie.
Je suis vivant je crois en ma chance.
Tu es la mort qui reste là.
Je vais du lever au coucher des soleils.
Poussière dans l’œil universel.
Tu dis un mot j'en attends un autre.
Je suis rire.
Éclat lumineux.
Poussière des cieux.
Silencieuse destinée.

LE FLIPPEUR

Et je flippe
Et tu flippes
Et tu clippes
Je flippe
Kif kif
Nique Toi-Même ta misère
Lave ton visage
Arrête la bave
T'auras l'temps d'chialer pour l'éternité
Quand tu seras rendu macchabée
Si la peur de vivre te fait flipper
T'as qu'à t'mettre à travailler
Avec ton ciboulot
T'auras du boulot
Avec tes mains
Tu fabriqueras demain
Avec tes pieds
Tu peux te sauver
N'écoute pas ton voisin, c’est un âne
Sans la peur t'auras la banane

LE RAPPEUR DE FROMAGE

Arrête de flipper, mec, passe à autre chose
De toutes ces conneries j'en ai une overdose
Pense à toutes les belles choses
Pense à toutes les jolies roses
Même quand y fait gris
La beauté est de la partie
Tchi gui dang di dong
Tchi gui dang di dong
Arrête de faire le congue
T' es plus futé que la Joconde
Ton sourire au bord du cœur
Et tes mains pour la douceur
Arrête de te piquer
Arrête de compliquer
Et came toi à l'amour
Si l'amitié est l'égalité des amis
Tu devras mourir un jour
Si l'amitié est l'égalité des amis
Tchi gui dou mon pote
Tchi gui dou tu m'bottes !

OUI !

Oui !
Oui, je suis ton chien
N'ayant d'aboyance que la mienne
Oui je suis ce loup garou
Défiant la Lune perverse
Pleine de sa chair !
Oui, je fais le malin
Trafiquant des combines
Oui je taquine

L’éternelle concubine
Enfilant les Étoiles solaires
Sur ma quenouille en l’air
Oui, je suis un monstre
Fatiguant son gibier
Oui je suis bourreau
Allongeant le supplice
Sur l’autel d’Éros
Je fane les roses
Oui, je suis ton dieu
Pour t’éprouver sans doute
Oui, je suis cette idole incarnée
De terre et d’eau qui désire
Soumis à tes caprices
À la caresse de ta peau
Oui, je suis ton maître
Exigeant et sans faiblesse
Oui, une laisse d’écume
Autour de tes reins
Prisonnier je m’évade
Des murs de ton sein
Oui, je suis ton esclave
Négligeant mes chaînes
Oui, je suis infidèle
Comme la vie après la mort
Je suis ton remord
Et ton âme comblée

POURQUOI UN DRAPEAU ?

Pourquoi un drapeau? Pour mourir? Quant à l'amour il n'y en a jamais eu dans les nations ni dans la religion. Le mot amour est un mot qui vient d'un pays que peu de gens habitent parce qu'il se passe de drapeau et qu'on n'y vit pas de soumission. L'amour est debout, il vit au grand air et le vent efface sa trace sur le sol. L’amour se trouve dans le cœur des êtres humains. Il est secret et n’a pas besoin que l’on défile devant lui. L’amour se fout des clôtures des cultures. L’amour signifie autre chose dans les temps présents : il est possession, haine, domination. Mais je ne parle pas la même langue que ces milliards d’imbéciles qui font des guerres, des enfants pour la guerre, des enfants pour les drogues de la consommation, des abrutis qui se laissent mener comme des animaux. L’amour vit dans un être humain sans possession que lui-même au pays de la Terre sacrée. Tous les êtres humains sont des pays à défricher.

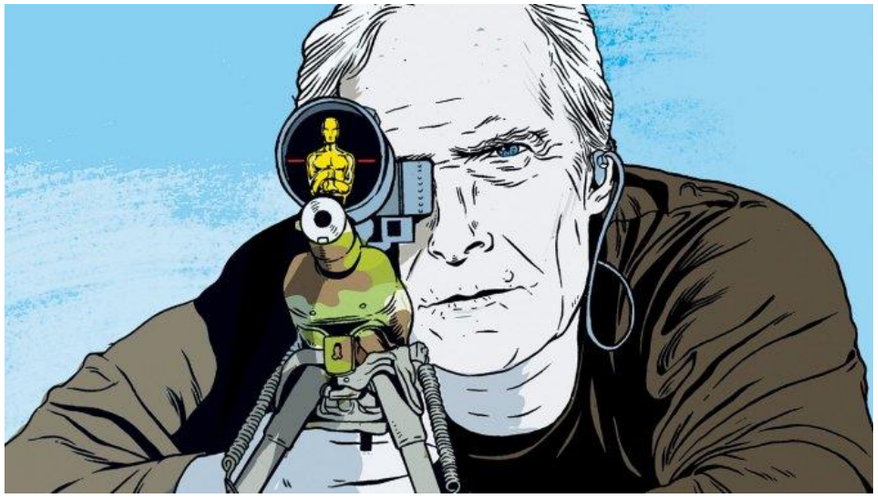
RICOCHETS

Ma langue est dans ma bouche
Mon identité chez la police
Mon immigration est éternelle
Mon choc culturel c’est les questions sans réponses
Mon art c’est vivre, ma culture c’est la paresse
L’industrie du divertissement pollue les cervelles
Mon environnement c’est l’Univers
Les changements climatiques c’est la vie
La politique c’est l’ennui
L’économie c’est l’avarice
La justice sociale c’est la ruse des voleurs
L’histoire c’est la mienne
Mes racines sont des jambes
Mes héritages sont le présent et l’éternité
L’urbanisme est construit sur les ruines
La ruralité c’est la rue et l’oralité
L’occupation du territoire c’est la guerre
L’éducation c’est l’exemple
L’enseignement c’est la paix
Les réformes c’est l’adaptation
La santé c’est ce qu’on peut
La vieillesse est une apparence
La maladie c’est vivre
Les soins de fin de vie c’est de l’amour
La famille c’est le monde entier
Les générations c’est nous tous

SOUVENIR DU RÉEL

Ils ont dit
Il faut protéger le français
Et ils m’ont arraché la langue
Ils ont dit
On aime la musique
Et ils m’ont coupé les mains
Ils ont dit
Il faut éliminer la pauvreté
Et ils nous ont massacrés
Il est dit
Tu ne tueras point

Mais les armes sont bénies
Il est dit
Dieu est amour
Mais ils l'ont torturé
Ils ont dit
La terre nous appartient
Et ils m'ont chassé
Ils ont dit
On aime la liberté
Et ils m'ont mis en cage
Ils ont dit
Tu aimeras ta mère patrie
Et ils ont enterré la femme
Ils ont dit
Respecte le pays de tes pères
Et ils ont exilé le mien
Ils ont dit
Occupe-toi de tes enfants
Mais où sont mes enfants ?



TIRER DROIT OU VISER JUSTE ?

Les gens disent que tuer est une loi naturelle codifiée par la justice humaine qui dit tu ne tueras point sans savoir qui tuer
On dit aussi que celui qui tue se tue lui-même
Un humain tué c'est toute vie humaine en moins
En moins que rien tu peux tout tuer
Tu es un tueur de malheur c'est ton bien
Et tu y tiens à ton bonheur de pouvoir tuer
C'est humain la loi peut te le permettre
À condition d'être du bon côté de l'humanité
Un tueur correct regarde qui tuer
Tu peux bien tirer et mal viser
Tuer juste c'est bien viser
Un mauvais tueur aura mal visé
L'humanité ne peut tout pardonner
Les gens disent que tuer est une loi naturelle codifiée par la justice humaine qui dit tu ne tueras point sans savoir qui tuer
Au mot humain manque une main pour penser
L'humain n'a qu'une main pour tuer
La main qui pense ne tue pas

UN ÉTRANGE ÉTRANGER

J'étais un étranger mais aujourd'hui j'ai changé. On ne me regarde plus et plus personne ne fait attention à moi. Mais moi, je vois les autres étrangers se ressembler de plus en plus. C'est peut-être la loi de la gravité, à force d'user mes souliers à tourner autour de la Terre, je trouve que nous nous ressemblons, tellement le temps nous rassemble. Et sur les places publiques que je traverse, les mains dans les poches, la nuque courbée et le regard par en dessous mon chapeau, le murmure des langues est comme une rumeur inquiète et nous nous frôlons les uns aux autres en continuant de marcher chacun tout droit dans sa direction. Le but de ces promeneurs semble incertain et leurs ombres vacillent aux croisements comme pour questionner l'heure et savoir s'il est arrivé le temps de se présenter les uns aux autres. S'il est arrivé le temps de redresser les épaules, de montrer nos visages à l'inconnu, de poser nos regards sur l'horizon vide.

Et je repense à ma mère qui a erré longtemps avant de poser son fardeau qui était moi. Moi qui n'avais de signe particulier que l'odeur de son sein dans les narines. Mais déjà le lait était maigre et les jours manquaient de crème et ma mère pleurait pour ne me donner à boire que l'amertume de ses larmes. Ma mère m'a donné le rictus circonspect à ma bouche et le sourcil ombrageux sur mes yeux à peine ouverts.

Et mon père tournait et zigzaguait entre les corps de ses camarades pas encore morts mais portant la marque des luttes fratricides dans leurs chairs desséchées. Mon père rassemblait les armes qui restaient pour repousser la nuit et ce n'étaient que ses bras qu'il agitait en remuant sa belle tête au son d'un cœur vaillant blessé aussi par les temps mauvais. Mais la joie de mon père était une petite larme qui brillait comme un diamant au coin de son œil. Le regard de mon père taquinait le destin et son rire affectueux face à mon défi d'enfant mal poli m'entrait la rage de vivre sous les côtes.

Maintenant je suis un étranger mais j'ai changé. Les rues où je marche sont propres, les vieilles maisons sont ravaudées et des pyramides de verre et d'acier, illuminées la nuit comme en plein jour, forment la nouvelle cité bâtie au milieu de la nature. La nature à l'air de s'en fiche, c'est cela ou des ruines, et seuls les humains n'ont point changés et quand je traverse la rue, je suis le même de l'autre côté. Ce qui attire mon œil comme un aimant ce sont les devantures des magasins remplis comme des ventres d'ogres prêts à dévorer les passants.

Je suis un étranger, je marche les mains dans le dos, et d'un pas tranquille, je regarde les vitrines. Plus loin je m'assoie au bord d'une terrasse et déguste goutte à goutte un café expresso bien chaud. Je regarde passer les gens qui me semblent familiers. Je crois tous les connaître et c'est sans doute l'effet de la caféine parce que tout cela est faux, je viens juste d'arriver, je n'arrête pas je recommence chaque jour mon arrivée. Je suis un étranger, voyez comme j'ai changé.

L'ANIMAL HUMAIN

L'animal humain soumis à ses instincts, n'aspire qu'à être quelqu'un et avoir quelque-chose. Il entre en concurrence avec les autres animaux et, pour évaluer combien il coûte sur le marché des décervelés, il invente une hiérarchie des valeurs en ayant comme maître étalon un super-animal humain au-dessus de lui qui le conforte dans sa petitesse mais lui procure l'espérance d'être le plus puissant et, cet animal surhumain qu'il a imaginé, lui fait la charité d'avoir un maximum de pouvoir afin d'écraser ses concurrents. La peur animale l'oblige à inventer une infinité de lois surhumaines et alors il peut proclamer des interdits pour réglementer le marché des êtres et des avoirs. Ce qui le relie à son maître étalon n'est que la chaîne d'un esclavage qu'il nomme liberté mais qui n'est que le signe de sa maladie mentale d'animal humain souffrant de l'illusion. Ainsi devenu laid il n'est plus que la négation de la beauté du monde dont il est exclu, il n'est plus personne pour le Soleil fraternel. L'animal humain impuissant d'aimer n'a que des intérêts dans la vie. Et il n'a pas d'amis comme il déteste sa propre compagnie, n'ayant rien à donner, le cœur sec, il ne vit que pour prendre et prétendre. Il arrive parfois qu'il disparaisse couvert des crachats de la gloire et dépossédé de ses titres de propriétaire qu'il abandonne à ses héritiers féroces indigents.

LE COURAGE

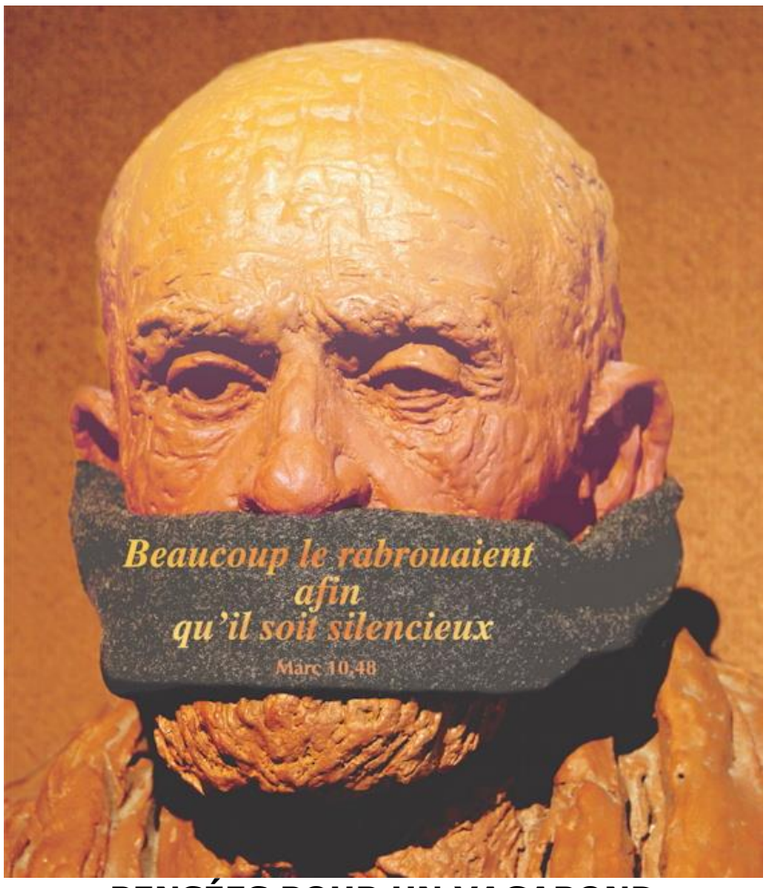
(Le courage est un mot formé du mot cœur)

Le courage, cet amour de soi qui donne la volonté d'aimer les autres plus que soi - et que, même blessé ou au repos, le soldat de l'amour toujours se bat - comme bat le coeur d'un amoureux pour sa liberté promise, sa liberté d'aimer qu'il réclame à la vie comme un dû. Et il se relève en un poème silencieux que lui murmure la voix sans crainte des preux.

Et ce soldat inconnu essuie la poussière collée par la sueur et les larmes sur son front - et s'engage dans le jour nouveau – ce jour nouveau qu'il veut comme un affront à la nuit, à la nuit qui ne veut pas finir mais dont il chasse les ombres par sa danse infatigable, ô, cavalier de lumière sur le soc de la Terre, soldat inconnu qui nous libère en nous offrant tout ce qu'il possède et qu'il se permet de devoir nous donner, sa vie, pour que l'on puisse aimer, sur cette Terre riche du sang versé - par la vie toujours jeunesse espérée.

LE DÉSESPOIR DU POÈTE

Il n'en peut plus, mais il pleut encore. Tricote serrées les mailles de tes larmes, ça te fera un manteau d'été et tu souriras sous le chapeau rigolo du ciel. Il peut encore mais il ne pleut plus, ce qu'il a plu. Alors, va nu, maintenant, sans conseil, jusqu'au sommeil du Soleil. La Lune attendra que tu gémisses pour te bercer et les étoiles te redonneront l'illusion d'être poète à leur Panthéon. Les Pandores retourneront dans leur caserne et les chats sortiront dans la ruelle. Et toi, les joues sèches tu regarderas dans les yeux de ton amour et ton coeur décochera des flèches dans l'attente du jour. Le jour comme une brûlure réveillera la plaie de l'ordinaire. Poète, tu vis d'extras quand tu as négocié ta liberté. Alors, ne pleure pas. Ris, comme on rit la journée, sans savoir l'heure, s'il est temps de rentrer ou, grâce à ton amour, reste dehors, et, il se peut qu'il pleuve un peu, juste une brume sur les cheveux blonds de ta brune. Pleure un peu ! Tu rafraîchis le Soleil.



PENSÉES POUR UN VAGABOND

Le poète vagabond vit d'exils volontaires, ou bien il meurt prisonnier du grand troupeau sédentaire. Les habitants du temps fixent les horizons, tandis que le libre n'a qu'un présent dans sa besace. Son poème n'a pas de frontière, et seule sa voix porte le message, quand ses pas le mènent d'un même endroit à l'autre.

L'exilé éternel fait des bonds sur les vagues enchantées de la mer - patrie des marins qui vont de terres en terres échouer leur exil salutaire. Tant que le vent sera, leurs voiles auront le souffle pour voir. Leur bateau portent parole jusqu'aux ports de leur attente, et la dernière, patiente fiancée, sera veuve des abîmes du ciel.

Le vagabond rejeté par le temps ne revient pas sur ses pas maudits. Par d'autres sens, il trace son éphémère conscience. À demi rêve et demi chair, il nourrit son pauvre corps de chimères. Pourtant le regret l'appelle au retour, mais jamais remord ne

lui joue de tour. Car il est itinérant sur les horizons intouchables, où l'intérêt ni l'envie n'ont plus cours. Anonyme, il est d'une immense valeur mais pas coté en bourse, et les désespérés y gagnent la beauté de leur geste et l'amour du chant. L'Humanité est un couple femme et homme qui veut écrire son nom dans le cœur des arbres, près des fontaines où les sources se rejoignent pour danser la joie de vivre.
Aucune parole dite ni jamais de mot pour dire tout à la fois - la promesse et le don des présents cueillis dans les champs de l'eau et les sillons de terre, car le feu ne se propage que dans l'air et les chansons sont des ouvrages fabriqués après le beau temps, comme après l'orage. L'humain n'est que l'ouvrier qui se construit lui-même sur la pierre des chemins.

TROUVEUR

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Devant le poème si tu vois ce qui est
Présent et caché sous son masque
Un naufragé volontaire
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Sur une île de silence si tu regardes bien
Une paix à peine née
Un vieil enfant
    Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
    Entre deux soupirs entends-tu
    Les bruits du monde
    Une mort annoncée
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Poignée de grains dans la main du semeur
Dans le sillon de la plume
Ton contentement
    Dis-moi si tu fais ton bonheur
    D'un chant d'oiseau d'un vol de vent
    Accroches-tu les étoiles
    Dans le ciel de ta tête
Dis-moi si tu fais ton bonheur
D'un gémissement de moineau d'un cri d'enfant
Dans la poitrine d'un humain
Dans la cage de tes mains
    Je te dirai alors le malheur des sans nom
    L'aigreur de n'avoir pas
    Un ami qui ne soit pas moi
    Un trésor sur qui veiller.

Je me pose les mêmes questions que toi quand je regarde et écoute autour de moi la vie qui m'interpelle mais je n'oublie pas que ce que nous faisons nous le faisons depuis toujours puisque nous avons été éduqués par imitation de personnes qui nous ont montré l'exemple et d'autres encore qui, dans leurs œuvres font appel à l'intelligence et que, notre révolution est permanente, comme chaque jour où nous ouvrons nos yeux qui nous voit plantés là en plein soleil avec nos petits bras et notre grande gueule. C'est notre devoir de dire et la forme de notre parole est en état d'urgence et, si elle prend des allures d'aventurière c'est que nous pressentons qu'il nous reste le temps comme ami pour nous distraire de la monotonie de nos suppliques. L'amour dans notre coeur et la liberté de nos pensées trouvent à s'immiscer dans le poème quotidien. Comme le pain qui fait son histoire à chaque fournée. Comme le bien trouvé le jour, et vivant dans le passage obligé de la nuit. Et ça nous fait rigoler comme des bossus tapant sur leur âne infatigable.

LA MUSE

Elle n'est pas pauvre.
C'est la muse d'un vagabond, libre d'être.
Elle ne s'ennuie pas, elle aime.
Peu de gens ont cette liberté d'être.
Je cherche partout cette liberté.
Je me sens enchainé quelque part.
Les chaînes sont dans la tête qui oblige.
Vive la Liberté !

VIENS, J'AI VU

L'art de vivre des oisifs, de l'élite qui vit sur le dos du pauvre monde. L'art néo-nazi des voleurs de vie, parasites de l'ennui, consommateurs d'orgies, humains stérilisés, et gabegie terrestre ! L'art de la perversion des abîmes de l'idiotie.

Viens, ma petite laide, mets-toi dans mon manteau et partons d'ici. Lorsque ces êtres sans humanité n'auront plus ni force ni lumière, nous, nous vivrons ! Oui, tu sens bien battre mon cœur sous la paume de ta main fraîche. J'ai aperçu dans la fumée l'étoile du berger devant la Lune. Le froid sera moins dur que l'hiver de ces cœurs éteints. Tiens, réchauffe tes mains dans les miennes.

À la fin des guerres nous restera l'amour qu'ils n'ont point voulu pour se nourrir et tuer l'ennui. Ces êtres sont venus ici sans âme pour habiter. Ils errent dans les arcanes de la pauvreté.

À nous deux les richesses ! J'ai dans ma poche un morceau de pain et un oignon et toi dans ta gourde de la rincette de pivoine. Nous faisons ripaille de notre présent fortuné.

Oui, ma bossue, nous construirons un abri pour les nuits fraîches et nous ne quitterons pas nos chapeaux dans le grand soleil. J'ai mis notre enfant sur le dos dans le berceau de mes bras et il dort comme une merveille en plein jour.

Assoupis-toi contre mon épaule. Je reste éveillé à voir les ombres et entendre la rumeur. Les bruits de la guerre restent lointains. La hulotte pousse son cri de miséricorde.

Les êtres absents rôdent dans les limbes. Des êtres non-venus qui n'ont pu naître et dévorent leur peine en faisant craquer la lumière et en forçant le vent de la Terre à basculer dans un éternel crépuscule.

Je me suis assoupi contre ton flanc avec le bébé entre nous et au bruit du jour qui se levait j'ai chassé les ombres du dessus de nos têtes. Les ombres se sont cachées derrière les nuages.

Et il a plu. Mon petit bout de femme tu as préparé le feu et nous avons bu le café avec la première eau et notre bébé s'est collé à ton sein dans les gestes candides du matin d'aujourd'hui.

Aller ! Maintenant on marche. Je ne sais pas mon amour mais je sais que tu m'aimes et cela ouvre le chemin et je t'attends pour t'aider à passer avec notre futur immédiat.

Il pleut. Nous sommes heureux. Gardons-nous. La Lune est encore debout que le Soleil chauffe à fond. Sous ton chapeau tes yeux frais brillent dans les miens. J'effleure tes lèvres avec ma moustache.

Le petit gazouille et nous nous remettons en route. La ville n'est pas finie. La nature s'éloigne. L'horizon s'efface. Les êtres sans teint pressent leurs silhouettes entre les pages du cimetière des rues.

Les murs affichent leur froideur. Les éclairages révèlent l'élite sans courage qui se rue aux étalages. Il n'y aura plus jamais de nuit, c'est l'orgie. Les heures sont castrées dans des écrans.

Viens, ma mie, ma vieille on va s'inquiéter. Le pain n'aura plus que la forme du pain et le blé sera compté. Notre enfant, mais, … notre enfant, mais… Y aura plus de mais. Faudra dire si. Et ça restera là.

Jusqu'à la dernière étincelle, jusqu'à la dernière force. Je viens. Mon amour.

LÉGENDE D'AMOUR

- J'y crois 100%.
- Vive l'amour !
- Foi absolue !
- Émouvant !
- C'est une très belle histoire.
- Une histoire vraie ou une légende ?
- Une vraie et belle histoire d'amour.
- L'amour peut-il être vrai ?
- L'amour peut-il être beau ?

- Oui !
- Oui l'amour est beau.
- L'amour est vrai.
- C'est l'histoire de l'histoire vraie.
- La légende d'amour.

LE MEILLEUR ARTISTE AU MONDE (Biographie)

L'artiste n'a pas besoin de rien ni d'argent ni de prix il a besoin de la liberté qu'il prend et de l'amour qu'il donne.

Je m'aime beaucoup, c'est une passion.

Je cultive mes pensées dans le jardin de l'Humanité.

J'aime aussi les mauvaises herbes et les animaux nuisibles.

Et les cons, je les adore, ils me servent de référence pour mesurer mon intelligence.

Les femmes me courent après, je me laisse rattraper quand je trouve plus forte et plus intelligente que moi - mais, si je les aime une par une, parfois je fais un bouquet.

Je n'ai jamais connu de gouvernement ni de patron, je suis né roi.

Je ne suis pas allé à l'école, j'étais déjà poète.

Je cultive mon jardin, je cueille mes pensées, je chasse les muses, je suis le scribe d'un génie.

Je suis un travailleur, ouvrier et paysan et marin.

Je fais des bonds sur les vagues de la Terre.

Je viens des confins des mers.

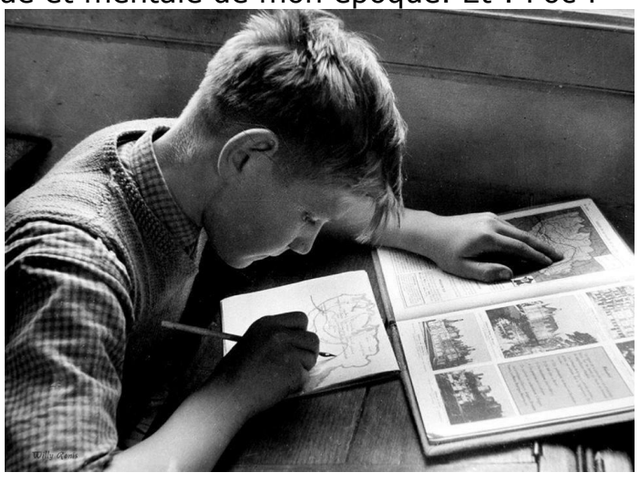
Je vais au ciel.

Homme capricieux comme le vent mais régulier comme le Sirocco, le Mistral, ou la Tramontane.

Donc je ne peux qu'être : un humain

Et ne peux avoir que : la vie

100% biologique mais ayant des traces de pollution physique et mentale de mon époque. Et : Poc !



SI VIVRE PEUT

Vivre debout
Le travailleur le fait
Vivre assis
Le retraité l'apprécie
Vivre à quatre pattes
Les enfants s'ébattent
Vivre tordus
Certains sont confondus
Vivre est souffrance
Pour tout le vivant
En son âme et conscience
Vivre debout
Est une science
Pas très exacte
Vivre debout
Est le rêve
Qui souffre
De son exil sur la Terre
Souffre
Perdu au milieu de l'Univers
Souffre
Partage sa solitude
Souffre
Vit par habitude
Et s'il se relève
C'est qu'il est resté seul
Sourd aux appels du troupeau
Il est resté seul
Seul
En compagnie de lui-même
Il est le maître et le troupeau
Il est resté seul
Avec lui-même
Vivre debout
Tant que l'on peut
Vivre
Tant que vivre sera

Ô, MONDE ÉTRANGE

Ô, monde étrange,
Sans étranger
Dans quelle rue je marche
À tes côtés ?

Je me souviens,
J'ai perdu la mémoire.
Le soleil était éteint,
La lune était noire.

Ô, monde étrange,
Sans étranger
Dans quelle rue je marche
À tes côtés ?

Je suis une pierre,
Détachée du rocher ;
Je suis une pierre
Dans tes mains parfumées.

PREMIÈRE NOTE

Le matin
je joue
même si c'est
un matin triste
je joue
je me console
Pour cacher
ma tristesse
et apprivoiser
la vie
La vie d'un animal
qui pense
qui souffre
qui pense qu'il souffre
et s'adapte
pour ne pas
mourir

Une vie de chien
c'est une vie
de chien
Faut s'accommoder
Savoir perdre souvent
pour gagner son pain
dans la liberté

Le travail ne peut pas attendre
J'ai la vie à traverser
Je veux tout connaître et tout quitter

Bonds par bonds
sur des vagues enchantées
je mendie dans les creux des fossés

La mer rejette les vagabonds
mélange de sable et de poussière

Au grenier des sources
L'étoile de la Grande Ourse
Au chariot inconsolé
Sur le pré
Le paysan traîne sa peine
Le soleil consolé
Huit fois par semaine

Le dimanche un dimanche
C'est un peu le même
Qui tire sa veste
Et frotte ses paumes durcies
Aux cales de la faim
Il cercle son travail
Au grenier des sources
L'étoile de la Grande Ourse

Au chariot inconsolé
La drille des bergers
A l'eau tout mon saoul
Je bois une gorgée d'air
A l'Étoile Polaire
D'épeler les vers
Au poète sans nom
De marier Filoche et Chiffon

Histoires de Tendresse fille d'Amour

Mon petit-fils grimpe sur mes genoux, il dit:
- Toi, tu es Grand Chef !
- Ah, bon.
- Et oui, moi, je suis Chef, et toi, tu es Grand Chef !
- Pourquoi Grand Chef ?
- Parce que tu es Grand Père !
Nous nous levons de bonheur par joie :
- Dis, grand-père, est-ce que j'ai des défauts ?
Je regarde mon petit-fils de haut en bas et de bas en haut :
– Il te manque quelque-chose ?
Il n'y a plus que ses yeux bleus grands comme le ciel et nos sourires malicieux.
…
Le silence de la nuit est déchiré par le hululement sinistre d'une chouette orfraie.
Mon petit-fils :
- Dis, grand père, est-ce que tu as peur ?
- Peur ? Peur de quoi ?
Les flammes du feu brillent dans ses yeux, nous rions tous les deux.
…
- Dis, grand-père, toi aussi, tu es tout seul ?
- Oui, maintenant je suis tout seul.
- Est-ce que c'est difficile d'être tout seul ?
- Ce n'est pas être tout seul qui est difficile, c'est quand on est avec des personnes qui vous font sentir tout seul.
- Avec toi, je me sens pas seule.
- On est bien, tous les deux.
Le grand-père est pépère et le môme sourit.
- Dis, pépé Éléazar, pourquoi les enfants écrivent à un père Noël?
- Pour recevoir des cadeaux qu'ils voient en rêve.
- C'est quoi des cadeaux ?
- C'est des choses que tu donnes pour faire plaisir.
- C'est quoi faire plaisir ?
- Dire je t'aime à quelqu'un.
- Il y a des enfants qu'on n'aime pas, alors ?
- Pourquoi dis-tu ça ?
- Parce que je connais des enfants qui n'ont jamais de cadeau.
- Ils n'ont jamais de cadeau mais ce n'est pas pour ça qu'on ne les aime pas.
- Comment savoir si on t'aime si personne ne te fais jamais de cadeau ?
- On peut te dire simplement je t'aime.
- Comme toi, Pépé Éléazar. Tu me dis toujours je t'aime Marcel, je t'aime !
- Je t'aime, mon grand !
- Je t'aime pépé ! Tu sais tout, pépé !
- Oh, non Marcel !
- Si, pépé Éléazar, parce que je n'ai pas besoin de te demander quelque-chose, j'ai toujours ce que je veux avec toi !
- Pas toujours, Marcel, des fois je te demande.
- Oui, tu me demandes mais tu sais déjà tout.
- Tout quoi ?
- Que je n'ai pas besoin d'un père Noël puisque j'ai un pépé Éléazar !

FIN DE LA LEÇON

Les professionnels de la profession professent à profusion.
Les poètes poétisent poétiquement la poésie poétique.
Les cons servent les conserves aux conservateurs de la conservation.
La vie vivace vécue par les vivants vit vivement.
La mort morte mortuaire mord les morts mortellement.
Le prophète, dernier poète, serviteur de la vie et de la mort, attend dehors le monde : qui sauvera ses paroles portées par le vent?
Mais qui entendra les mots pétris dans la poussière des chemins avec l'eau de l'aube?
Avec quelle boue les visages dessineront leurs expressions ?
L'Humanité cherchait son berger dans l'étoile du matin et l'agneau dans le buisson ardent et le loup dans les crépuscules mourants.
Quel soleil aura brûlé ?
Quelle lune refroidi ?
Quelle terre nourri ?
Ce qu'on entend ce ne sont pas les mots aveugles, les mots muets, non ! Ce qu'on entend c'est le silence absolu des questions muettes aux réponses éternelles.
Il n'y a pas rien, il y a tout.
Et le prophète radote.
Et les muses tricotent.
Et le génie fricote !
Le poète papote !
Il n'y a rien. Il n'y a pas tout.
Les professionnels de la profession professent à profusion. Fin de la leçon.

La poésie est dans tout et dans tout le monde.

Nous sommes tous des artistes potentiels, l'art de vivre n'est pas le privilège des professionnels, l'amour non plus !

Le professionnel est celui qui obtient un salaire mais cela ne fait pas de lui forcément un artiste, cela ne fait pas de lui un véritable artisan-maître d'un métier, un technicien accompagné du don d'un génie inspiré par les muses.

Les diplômés en arts ne sont pas des artistes mais forcément des porteurs de papelards pour emporter du lard et berner la galerie.L'artiste c'est n'importe qui qui donne le peu qu'il a et qui se sent comme un devoir d'offrir aux autres de manière anonyme.

Ce sont les autres qui font de nous des artistes en reconnaissant nos dons, les autres nous donnent des noms et des titres et reçoivent nos cadeaux comme étant leurs propres chef-d'œuvres, et, eux-mêmes, devenus public parce ce que charmés par notre offrande, affichent sur leur mur nos peintures, écoutent en cérémonie nos fantaisies, lisent nos péripéties, croient nos jolis mensonges.
Personne n'a le privilège de l'art et le plus vrai des poètes reste anonyme.

La poésie est dans tout et dans tout le monde.

Les gens qui se prétendent artistes devraient exercer dans les milieux de vie, sur les places publiques, devant tout le monde, exiger que les journaux quotidiens publient les poètes vivants en première page, passer à l'heure du journal télévisé, bref il faut redonner sa première place au poète et au grand public. Les gens qui se disent artistes devraient sortir de leur milieu et arrêter de se regarder le nombril dans des cérémonies intimistes où les muses populaires ne vont jamais et où les génies s'ennuient. Parce que la première qualité d'un artiste est le don de soi aux autres, le don sans raison, l'amour sans religion ni discours. C'est par l'exemple que l'on espère. L'espoir ne peut être vendu... La poésie non plus, il, elle se donne ! Nous ne devons pas parler d'espoir, nous devons espérer - très fort : c'est tout. Aucun gouvernement, aucune école n'a fait naître des génies. Les prétendants doivent s'adapter parfaitement à l'anonymat de leur rôle. L'œuvre reste quand les noms s'oublient. Et peu importe la quantité si la qualité demeure. La mer est un grand encrier où chacun peut y tremper sa plume et y voler son chant d'oiseau par-dessus les clôtures des cultures. Les mouettes n'ont pas de sépulture parce qu'elles n'ont comme drapeau que l'écrin du ciel et vont comme des dieux dans le vent de l'éternel.

Aimer ne peut-être que vraiment.

Peut-être ouvrir les frontières comme pour dire que ce pays c'est le monde entier pour moi qui partage avec lui comme avec un frère et qui regrette souvent que ceux qui se nomment étrangers ne voient pas d'abord en moi celui qui pourrait les aider par le simple fait de se sentir appartenir à la même Humanité... Peut-être oublier nos drapeaux, nos langues, nos croyances, nos idées, nos ambitions un instant, juste un instant et nous rassembler sous un seul drapeau pour l'Humanité, se mettre d'accord pour dénoncer toute violence à chaque instant agir par amour sans raison que la raison d'aimer et de protéger ce qu'on aime, protéger les autres pour isoler les bêtes immondes. Désobéir par devoir à tout despote, père, patron, mère, patrie! Sans doute déserter, ne plus œuvrer dans les usines du complexe militaro industriel. Déchirer nos papiers d'identité ! Se nommer : humains ! Mais je rêve, c'est le commencement de la réalité. Ma douleur diminue. J'ouvre les yeux et tends l'oreille. Je resserre mon poing dans ma poche et me lève et te salue, une main sur le coeur.

INTERVIEW D'UN TROUVEUR

Le Journaliste : Monsieur Pierre Montmory, vous êtes reconnu !

Pierre Montmory : Bien-sûr, mes parents m'ont reconnu à ma naissance et les gens qui m'ont déjà vu peuvent me reconnaître.

Le Journaliste : Vous êtes un poète.

Pierre Montmory : Oh, bien prétentieux celui qui se dit poète. Je ne connais qu'un seul poète, c'est le créateur. Quant à moi je ne suis qu'un trouveur, c'est-à-dire le scribe d'un génie qui est accompagné des muses.

Je ne fais que recopier ce que me dicte le créateur quand je sens qu'il a quelque-chose à me dire. Alors je prends ma plume et mon travail consiste à corriger l'orthographe et à soigner la syntaxe.

Je Journaliste : Vous êtes aussi un écrivain professionnel.

Pierre Montmory : Oui, on peut dire que je suis un professionnel car je pratique depuis longtemps l'art d'écrire et qu'une certaine expérience m'est acquise et cela me permet de rendre publique des œuvres fabriquées dans les règles de l'art.

Mais, je ne me vois pas employé à faire des lignes pour un patron qui me servirait ses modèles et directives. J'aime trop la liberté pour la négocier dans des choix ou bien pour négocier une liberté illusoire. La liberté ne se négociant pas, c'est vivre comme il se doit qui me guide et nul besoin d'être quelqu'un et d'avoir quelque-chose Je n'ai pas l'intention non plus de prendre ou de participer à un marché de dupes pour quelque rémunération et la promesse d'être inscrit au fronton des célébrités.

Le Journaliste : Quelles sont ces muses dont vous parlez tant et qui vous accompagnent ?

Pierre Montmory : Ce sont mes amies de toujours. Mais je ne révèlerai pas leurs noms ici, je ne dis jamais le nom de mes amis.

Le Journaliste : Vous êtes rarement publié, les médias vous ignorent, et vous n'avez jamais été subventionné.

Pierre Montmory : Je ne suis pas publié mais je suis lu et entendu dans les lieux de vie du peuple, sur les places publiques où je donne gratuitement ce qui m'a été offert gratuitement à la naissance ! Je ne mourrai pas sur une étagère entre des critiques de spécialistes et des agents culturels.

Le Journaliste : Pourquoi avoir choisi le métier d'artiste ?

Pierre Montmory : Je n'ai rien choisi du tout à part ma liberté. Ce sont des artistes - qui m'ont instruit et produit - qui m'ont choisi car – pensaient-ils, j'avais du talent pour ces choses. Le public l'a confirmé qui continue à m'attendre en tournant les pages renouvelées de mes trouvailles.

Je tenais à peine sur mes pattes qu'on m'a donné un pinceau, des couleurs et une feuille vierge et l'on m'a demandé de faire le portrait de mon nounours que j'appelais Riquiqui. En moins de deux je me suis exécuté et les gens ordinaires comme les artistes qui étaient présents en restèrent ébahis !

Le Journaliste : Vous n'avez jamais appris ?

Pierre Montmory : Je pense que ce que l'on sait vraiment, on l'apporte avec soi en naissant. À la petite école ou j'aimais aller, j'ai appris à lire, écrire et compter dans la langue de mon quartier de Terre et j'étais déjà sûr d'un fait : je savais. Quoi ? Tout et rien. C'est en avançant dans la vie avec tous mes sens en

alerte, avec la curiosité, puis en offrant mes dons aux autres que je me suis connu.
En me donnant à connaître je rencontre mes amis de toujours, et attire à moi mes amours. Et quand j'ai connu je quitte les autres pour rester seul en ma compagnie et me mettre au travail dans mon atelier.
Je me pousse au c… Et ce n'est pas toujours facile à cause que je suis paresseux de nature. Alors, j'invente un conteur imaginaire, un conteur qui ferait tout le travail, le paysage, les bruits, les personnages, la météo, et j'y mêle les intrigues et les anecdotes que j'ai cueillies dehors, je m'inspire de tout et de tout le monde.
Je donne à mon conteur une voix en dedans de moi et alors, seul avec lui dans le calme de mon atelier, je l'écoute.
Je recopie ce que je crois entendre mais que je devrai relire et relire encore pour en comprendre - non pas vraiment toujours le sens - mais surtout y ajuster la syntaxe et l'orthographe pour que le futur lecteur ou auditeur arrive à trouver lui-même un sens qui lui convienne.
Le journaliste : Et les muses, dans tout cela ?
Pierre Montmory : Les muses sont des femmes de notre peuple d'humains qui chantent pour charmer, éloigner le mal et guérir et nous divertir !
Au frémissement intense de la vie - que l'ignorant nomme la peur, le cœur tremble et la douceur d'une eau vive vient le rafraîchir. « Bonjour le jour, bonjour l'amour ! »
Je prends ma plume d'un geste volontaire, et tout mon corps produit l'effort à creuser les sillons pour l'encre, dans le champ vierge de la page où est déjà déposé l'humus joyeux de la vie. Et, après cet effort qui me fait naître encore, je n'ai plus peur. La joie de vivre a fait de moi son amant. Le vent se lève et le chant des muses commence et durera tout le temps de ma présence avec elles.
Et, du silence absolu de la mort - la mort dont se nourrit ce qui vit, paraît un génie qui dort. Le créateur mue en un génie ancien. Un génie qui rêve à son retour sur la terre. Un génie soudain debout, juste au-dessus des morts, des morts qui sont l'humus qui dort, des morts qui aident à la fabrique de la nourriture des rêves futurs.
Alors, d'une ruade suivie d'un cri qui dit « Allez ! », j'enfonce le soc de ma plume dans la chair de mon journal. Ce journal en forme de poème que je me dois de distribuer de mon vivant, dès sa récolte ramassée, car le monde a faim d'amour.
C'est l'amour que l'on cultive quand on donne aux autres ce que l'on se doit de donner.
Et quelque-chose en moi sait que si je ne parle pas quand il est temps cela fera du tort. Et si je ne travaillais pas, je souffrirais jusqu'à n'être plus qu'une douleur, celle qui mène par ses chaines les victimes du sort au bourreau inhumain.
Le Journaliste : Tout cela est bien beau, mais, il faut manger et boire, se loger et se vêtir !
Pierre Montmory : Ce n'est pas au public de m'entretenir. Et, s'il se peut que les braves gens m'offrent quel qu'argent ou récompense, n'y voyez pas là un dû ou un salaire mais des dons en échange des miens et ces dons ne sont pas pour payer mes factures personnelles. Ces dons existent d'abord pour faire vivre l'art, (comme au temps de la religion les croyants font un don pour que vive leur foi – et non pour engraisser l'officiant) et ici, comme mes poèmes et mon théâtre ont reçu généreuses mannes, j'ai pu multiplier mes offres gratuites en payant les outils nécessaires à leurs réalisations, mais, jamais, cela ne fut et ne sera pour entretenir les frais qu'un humain en bonne santé peut régler en exerçant n'importe-quel métier rémunéré.
Le Journaliste : Mais, à quoi servent les ministères de la culture ?
Pierre Montmory : Ils ne devraient servir qu'à entretenir en état de marche les outils mis à la disposition du public qui veut y donner ses trouvailles et recevoir celles des autres. Le ministre et ses fonctionnaires n'ont pas à donner leur avis ni à décider à la place du public. C'est le public le seul juge des œuvres d'art et des artistes.
Le peuple n'a pas à être gouverné. On gouverne les choses mais pas les gens.
Et l'on jugera de la grandeur d'une civilisation à l'aune de la curiosité et du don.
Plus la curiosité reste intacte et plus les gens sont tolérants. Et, plus il y aura de don, plus nous avons de paix éternelle.
La tolérance mène à la grande civilisation.
Le Journaliste : C'est de l'utopie !
Pierre Montmory : L'utopie est une chose qui existe mais qui n'est pas encore arrivée. Pour faire la paix, il faut préparer la paix.

Mais la guerre elle, est toujours de la terreur. La guerre c'est la fin de tout. Il n'y a pas de bonne guerre. Toutes les guerres sont inutiles. Tant que la peur de la guerre domine, cela empêche la paix et créé ignorance et misère.
Le Journaliste : Vous faites de la politique !
Pierre Montmory : Oui, bien sûr, mais je ne fais que mon devoir de citoyen et je veux rappeler spécialement aux artistes leur responsabilité. Monter sur scène, peindre un tableau, composer de la musique, nécessite que dès les premières syllabes, dès les premières touches, dès le premier silence, que les gens doivent être charmés, mais le mal repoussé, mais les gens guérir et l'intelligence appelée !
Le Journaliste : Vous pensez que tout le monde est intelligent?
Pierre Montmory : Oui, bien-sûr ! Tous les animaux le sont! On est peut-être con quand on ne sait pas si un intellectuel ou un prétendant artiste est intelligent mais, ce qui est sûr, c'est que nous avons une culture commune à tous les humains : nous avons tous déjà vu pleuvoir, nous connaissons le mal de dent et le mal d'amour, nous rêvons, nous nous inquiétons pour nos enfants, pour nos vieux… nous avons de l'expérience !
Notre condition biologique, le fait que nous ne pouvons sortir de notre existence autrement que par notre imaginaire, nécessitent, absolument, que tous nos organes des sens soient en bonne santé pour exprimer le chant de notre espérance, sans quoi, vivre devient insupportable et que le malheur submergeant l'amour et la beauté, le trop grand, l'immense douleur des malheureux engendre la terreur.
La terreur dont s'emparent les plus faibles des humains pour violenter l'Humanité. Et les hommes politiques d'aujourd'hui, par faiblesse pour le pouvoir et cupidité pour posséder, attisent le feu de toutes les terreurs. Les hommes politiques ne sont plus que des domestiques au service des saigneurs de la vie.
Les hommes politiques exercent l'art de la guerre en inventant de nouvelles maladies afin d'imposer leurs remèdes.
Et beaucoup d'artistes ne sont là que pour divertir la clientèle en cachant l'horreur derrière un décor abstrait de toute signification.
Beaucoup artistes ne sont que les animateurs du grand magasin du monde et les motifs qu'ils répètent dans leurs œuvres sont toujours les mêmes : « À bas l'intelligence »; « Mort à la critique ».
Nous vivons une ère totalitaire avec la mort partout comme une terreur suprême. En attendant, les domestiques des États et les travailleurs appliquent l'idéologie unique du consumérisme. « Pourvu qu'on mange et qu'on puisse acheter notre rédemption ! »
Beaucoup d'artistes aiment la mort, les terroristes aussi. Paris, le 13 Novembre 2015

DE L'UTOPIE

Le poète fabrique sa vie; le savant invente des réponses aux questions de l'imagination, et tous deux, chaque jour à l'ouvrage, l'outil en main, et la pensée vive : réalisent l'utopie.
L'utopie c'est quelque-chose qui n'est pas encore arrivée mais qui existe. Et l'utopie existe parce que l'utopiste l'a vue déjà en rêve, qu'il se peut qu'il en face les plans, la maquette, qu'il en fasse des sujets d'études à l'aide des sciences les plus pointues et qu'il ait même commencé à faire des expériences, à en bâtir des fondements.
Pour arriver à se dire qu'il s'agit bien d'une utopie, cela demande de la volonté. Cette volonté ne peut venir que de l'utopiste en personne car évidemment il est au départ souvent bien seul à avoir élucubré une telle rêverie.
Et c'est par sa propre volonté jusqu'à l'obstination qu'il essaiera de convaincre d'autres personnes. L'utopiste utilisera tous les moyens intellectuels et matériels pour prouver le bien-fondé de son idée.
L'utopiste est évidemment sûr d'avoir raison, en tout cas pour lui, pour commencer.
Et il n'existe que deux alternatives pour réussir à convaincre les gens de la raison qui nous porte.
1) La solution employée par les gens à l'utopie médiocre est la solution qu'emploient les faibles dont les arguments sont simplistes : des utopistes qui vous convaincront avec peu de vocabulaire mais beaucoup de menaces et même de la violence appliquée contre ceux qui posent des questions ou contestent;
2) La solution employée par des gens à l'utopie de qualité supérieure, pour convaincre et réunir des comparses autour d'eux - pendant au moins le temps de leur conter ce qu'il y a de merveilleux dans l'utopie nouvelle, ces beaux utopistes ont une sereine attitude qui leur permet d'exposer le déroulement de leur rêve avec une force tranquille, sur un ton doux qui s'adresse

à chacun, qui réussit à capter l'attention de tous, nous, les enfants de l'ère scientifique, qui ne refusons pas de nous divertir - même à l'exposé du projet le plus invraisemblable, du moment que l'orateur reste plaisant dans son attitude, et intéressant les connaissances de base du commun des mortels.
Car dans l'utopie il faut que l'intelligence soit sollicitée au point de faire sauter les verrous des réflexions habituelles sur ce qui nous paraît ordinairement bizarre ou étranger. L'utopie doit provoquer la pensée et la mettre à table pour qu'elle participe à l'échange des dons de chacun, sollicités par la curiosité.
Et alors, tout ce qui anime notre intérêt pour une utopie, c'est une volonté qui s'affermit au-dedans de chacun, au fur et à mesure qu'on y prend part, en la discutant et puis en y mettant la main pour essayer de la rendre pratique.
Une volonté personnelle, qui est l'utopie de nous autres - individu déjà constitué en entier par la nature, et qui se propose – en personne - l'aventure d'inventer sa propre vie, entrevue dans un bref éclair, puis dans un rêve grand qui ne veut pas finir, et un rêve qui nous tient alors debout, par notre seule volonté.
L'utopie n'est pas achevée que le rêve continue et c'est nous qui réalisons son existence - à force de vouloir ce qui nous arrive.
Les utopies élaborées dans la hâte d'un résultat escompté, et qui s'expriment pauvrement dans le langage sans volonté des gens violents, ratent et mènent à la folie. Car les gens sans volonté ne s'engagent que lorsqu'aucun effort de penser par eux-mêmes n'est exigé d'eux. Les gens sans volonté réalisent que les utopies du monde matériel et spirituel des armées terrestres et célestes.
Quand une personne n'a pas de volonté au point de ne pas savoir s'il faut faire le bien ou le mal, cette personne s'engage facilement dans les ordres. Les chefs existent seulement dans les systèmes utopiques qui vendent de l'espérance et du bonheur à crédit. Mais c'est la maladie des troupeaux endormis que la paresse de volonté.
Seul, loin des troupeaux, roi, le poète se réalise.
Roi et poète sont tous deux maîtres d'eux-mêmes et s'inventent une identité imaginaire d'aventuriers et bondissent joyeusement sur les vagues pour conquérir le vent.
L'utopie de l'Humanité rêvée par les personnes libres sur la Terre - patrie des amoureux, l'utopie innocente est enfantée dans la tendresse, avec la force tranquille des humains satisfaits du peu qu'ils reçoivent de leurs dons. Car ils se s'adonnent à la curiosité.
Et le don de donner est la volonté mystérieuse qui nous pousse à rêver mieux qu'un profit immédiat ou une jouissance précoce.
Et la curiosité est la vertu des grandes utopies. En effet, c'est par elle que l'on découvre ce qui nous est inconnu. Et lorsque nous faisons une découverte nous sommes riches d'apprendre – de prendre le peu que l'on sait, pour exciter notre curiosité, avec ce que l'on connaît déjà et d'augmenter nos véritables richesses. Richesses gratuites qui alimentent notre rêverie jusqu'à l'utopie.
La curiosité dit : « Ouvre grand les yeux et regarde autour de toi. Vas à pieds, la marche donnera une vitesse humaine, naturelle à ton mouvement, et ton regard aura le temps de se poser sur chaque chose, et tu pourras t'arrêter aisément s'il te plaît d'observer de plus près plus longtemps. Tu commenceras à voir par-dessus l'horizon ».
Le temps n'existe pas sur la planète Utopie. Ce n'est qu'amour et liberté qui enfante son humanité.
Le temps existe pour le mal et les malins. Le temps compte pour les exploiteurs et les juges. Le temps n'est que le châtiment des voleurs de vie.
Les gens de pouvoir adorent le temps comme un dieu qui leur donnerait tout pour rien.
Les gens simples ne sont que des humains qui ne possèdent que leur vie.
Rois et poètes vont sur les chemins inconnus d'Utopie pour ne pas perdre la volonté de faire de leur vie une œuvre art.
Les manants suivent les étendards sur les routes usées des perdants, égarés par la revanche sur leur paresse mal occupée. Les armées sont vénérées avec un sentiment religieux par les soldats ennemis du feu, des rois et des poètes.
Le vent balaie bien des tempêtes, que l'Utopie renaît à la clarté des jours, tandis que les nuits, qui ne finissent pas, disparaissent dans les trous noirs de l'Univers.
La planète Terre tourne son manège en révolution dans son exil imaginaire, brasse ses continents, embrasse les mers sous la caresse douce des vents, et le Soleil et la Lune - ses compagnons, rient, infiniment.

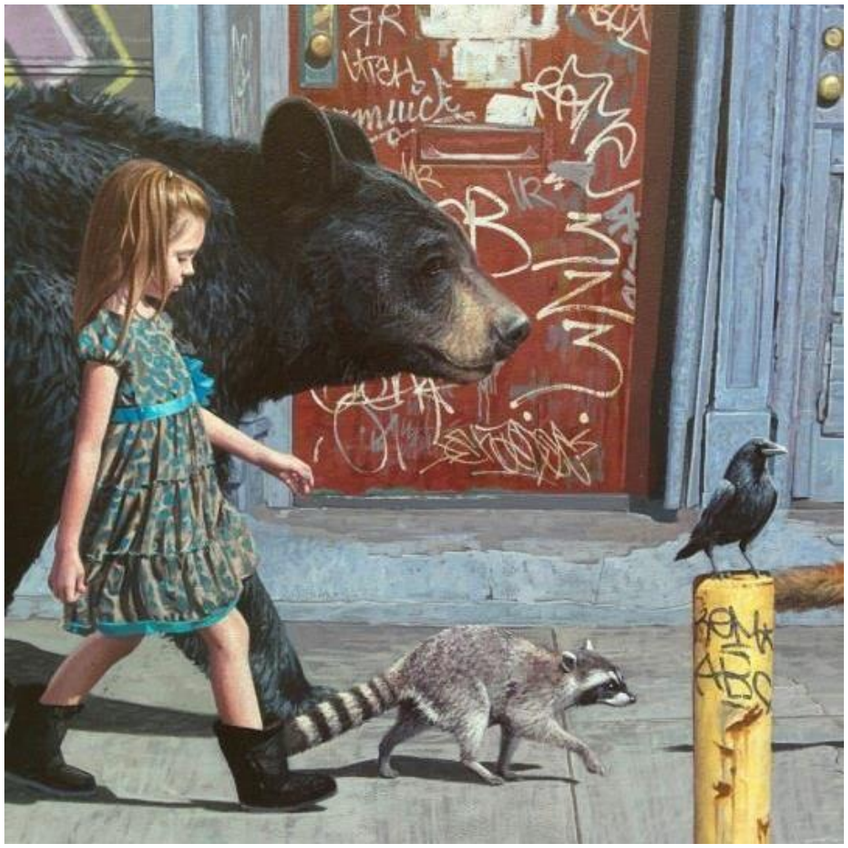
MON CHER COUSIN DE KABYLIE,

Suite à ta question : quelle langue me conseilles-tu de parler, voici ma réponse :
Tu parleras arabe pour résister à tes envahisseurs séculaires et colonisateurs perpétuels arabes;
Tu parleras l'anglais pour faire des affaires à travers le monde;
Tu parlers le français pour parler de la liberté et de l'amour qui ont enfanté l'Humanité;
Tu parleras kabyle pour dire tout ce qu'il y a chez toi dans ton intimité la plus secrète;
Tu parleras amazigh parce que tu es né libre sur toute la Terre;
Tu parleras la langue de tes parents qui dans leurs bras ont façonné ton être;
Tu parleras de ta Kabylie pour que, de chaque bout du monde, les inconnus restent étonnés de ton amour;
Tu parleras kabyle à ta manière et tes familiers reconnaîtront ton style unique, Ô mon cousin !
Tu parleras la langue qui chante dans ton cœur quand tu feras ta cour aux femmes que tu nommeras;
Tu parleras la langue des muses que t'inspirera ton génie;
Tu parleras à toi-même et tu te comprendras;
Et tant pis pour ceux qui ne t'écouteront pas.
Ceux qui ne t'écoutent pas ne méritent pas tes paroles.
Et, pendant le long temps de l'ennui tu étudieras les poètes, qui dans des milliers de langues, interprètent toute ta vie de poésie, à toi, Ô mon cousin, vivant poète.

La joie de vivre a des amants
Gare à l'eau vive
Gare aux serments

LA LANGUE DE L'AMOUR

La langue de l'amour parle du cœur des amants, elle dit non à tout même quand il faut dire oui, elle résiste et fait perdre toutes les guerres, elle tient dans ses bras tous les enfants, elle sucre l'amer des jours, elle adoucit la dure nuit, elle ignore les murs, elle a l'Univers à ses pieds, les dieux l'ignorent, les bêtes l'adorent mais ne la parlent pas encore. La langue de l'amour n'a pas de mots étrangers au mauvais sort. La langue de l'amour demeure dans le palais du poète, elle est une humble savante qui sert la beauté à la table de l'Éternel.



Pierre Montmory

– trouveur – éditeur –

Notice biographique

(Né le 30 Octobre 1954 à Paris) Enfant de la balle. Grand maître de théâtre et de musique. Professeur d'Art Dramatique. Entrepreneur de spectacles. Auteur de fantaisies théâtrales, de contes musicaux, de poèmes, de nouvelles et d'articles divers. Compositeur-guitariste. Il offre ses spectacles gratuitement sur les places publiques depuis 1964. Grand maître de théâtre et de musique. Vit à Montréal depuis 1994.

« **JE SUIS DANS MES ŒUVRES** »

www.poesielavie.com

Y aura jamais toujours

Y aura toujours jamais

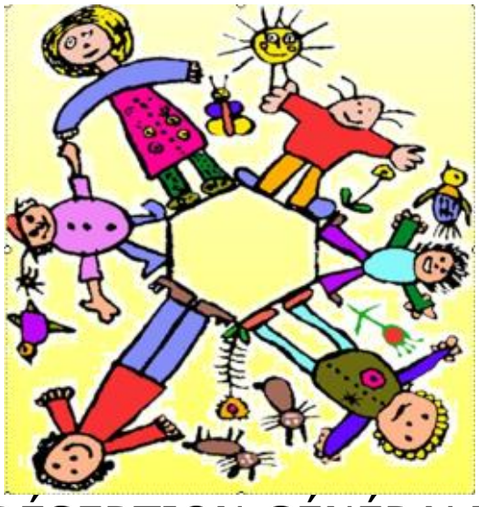
Y aura toujours l'amour

36 RAISONS DE BOUGER

Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger
Avec ou sans papier
Je déménage sans arrêt
Les autres m'ignorent
Et font de moi l'inexistant
Je n'ai pas de profil reconnu
Ni drapeau ni signe ostensible
Je ne suis pas invité
Les cultures sont clôturées
Les familles sont égoïstes
Les croyances des prisons
La malchance une punition
On m'éloigne d'un regard
Étranger aux étrangers
Je suis l'oublié
Orphelin de tous
Je parle tout seul
À moi qui suis en paix
Je souhaite le bonjour
Je m'invite à la joie
Content de moi
Tant pis pour vous
Les absents ont tort
Qui m'aime ne me suit
Mais marche à mes côtés
Solitude à mon bras
Je m'offre à connaître
À qui me quitte heureux
Le monde que j'ai connu
Y a même du Soleil
Même qu'il a plu
Je suis l'oublié
Les yeux mouillés
Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger

Pierre Marcel Montmory Éditeur
2021- ISBN 978-2-924985-85-4

P L A N È T E T E R R E



DÉSERTION GÉNÉRALE

Par amour de l'Humanité tous les êtres humains sont invités à déserter de leurs activités liées à l'industrie militaro-industrielle, tous les soldats abandonnent leurs uniformes et leurs armes; tous les savants inventent des plans joyeux, tous les travailleurs construisent la paix, et les poètes composent des œuvres pour exprimer toutes les émotions et pour divertir et s'adressent à l'intelligence.

Réquisition de tous les moyens nécessaires pour construire la paix. Appel à tous les gestes de sympathie les uns envers les autres. Abandon de l'argent pour le troc.

Tout humain qui ne fera pas œuvre de paix sera considéré comme complice des crimes contre l'Humanité.

Le premier jour de Désertion Générale est aujourd'hui. La Paix tout de suite.

Par TOUS LES HUMAINS.

Décret édité au nom des droits de l'Humanité, à la paix et à la joie de vivre.

PAIX

J'ai mis le drapeau en charpie
Pour essuyer la sueur des peines
Et le sang des blessures
Puis j'ai jeté ce passé trop présent
Au vent pesant des pierres
Et puis l'eau des sources perpétuelles
A rendu les chiffons boueux des hommes
Immaculés comme le visage de la Paix
D'un jour blanc inconnu
La Paix n'était qu'une trêve
Sous l'étendard du ciel
L'Humanité inspirait
L'humilité aux étoiles

LE POÈTE

Ce qui est représenté n'est pas ce qui est agréable, mais ce qui est réel, malgré le déplaisir qu'il peut entraîner. Ce déplaisir lui vaut les interdictions de ceux qui sont dans le déni des profondeurs infernales de la culture.

Le vrai poète vit avec tout le peuple et ne conçoit pas que la poésie puisse être séparée de la pensée. Sa parole forte n'est nullement effrayée par les tempêtes qu'elle peut provoquer. Il bouscule en permanence les acquis théoriques et déconstruit inlassablement les systèmes de pensée.

Les choses ne sont jamais acquises de façon irréversible. Le propre de la pensée est d'être en mouvement. La pensée ne peut se soutenir que de son propre dépassement.

Le poète est un éternel voyageur. Sa marche est superbement amoureuse. Dans son monde, la force de l'amour anime son œuvre. L'amour de la pensée, de la liberté et au nom de la dignité humaine. Mais également l'amour de la femme, du corps et de la poésie.

Le poète attend de la poésie la même chose que nous attendons d'un amour, un dépassement infini.

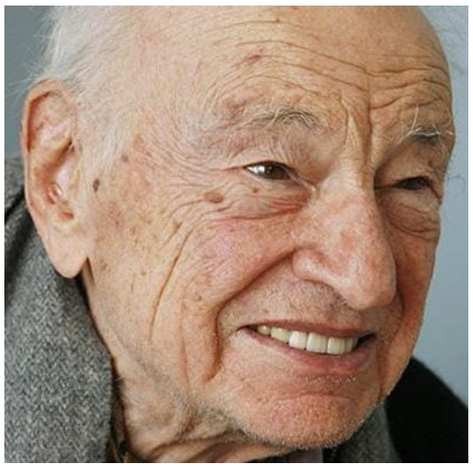
Houria ABDELOUAHED

LE PEUPLE

Le peuple, cela veut dire tout le monde et, quand tout le monde sera capable de se parler, alors, le cercle de la parole retrouvé, les bases de la paix seront l'amitié dans l'égalité, la fraternité dans le don et la liberté dans la curiosité et le droit sera un art de vivre l'amour et la beauté. Le peuple évolue quand il sait qu'il est le plus fort pour se convaincre lui-même du bien comme du mal.

Pierre Marcel MONTMORY

Composition de pierres du mont Safoon en Syrie
Par Nizar Ali BADR dit Jabal Safoon – sculpteur



EDGAR MORIN, savant poète :

''J'ai été surpris par la pandémie mais dans ma vie, j'ai l'habitude de voir arriver l'inattendu. L'arrivée d'Hitler a été inattendue pour tout le monde. Le pacte germano-soviétique était inattendu et incroyable. Le début de la guerre d'Algérie a été inattendu. Je n'ai vécu que pour l'inattendu et l'habitude des crises. En ce sens, je vis une nouvelle crise énorme mais qui a toutes les caractéristiques de la crise. C'est-à-dire que d'un côté suscite l'imagination créative et suscite des peurs et des régressions mentales. Nous recherchons tous le salut providentiel, mais nous ne savons pas comment.

Il faut apprendre que dans l'histoire, l'inattendu se produit et se reproduira. Nous pensions vivre des certitudes, des statistiques, des prévisions, et à l'idée que tout était stable, alors que tout commençait déjà à entrer en crise. On ne s'en est pas rendu compte. Nous devons apprendre à vivre avec l'incertitude, c'est-à-dire avoir le courage d'affronter, d'être prêt à résister aux forces négatives.

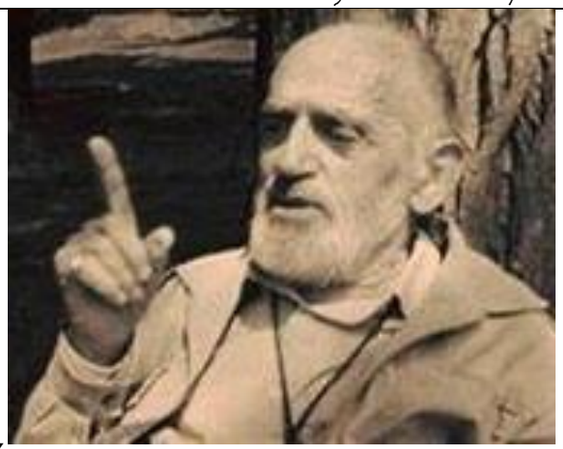
La crise nous rend plus fous et plus sages. Une chose et une autre. La plupart des gens perdent la tête et d'autres deviennent plus lucides. La crise favorise les forces les plus contraires. Je souhaite que ce soient les forces créatives, les forces lucides et celles qui recherchent un nouveau chemin, celles qui s'imposent, même si elles sont encore très dispersées et faibles. Nous pouvons nous indigner à juste titre mais ne devons pas nous enfermer dans l'indignation.

Il y a quelque chose que nous oublions : il y a vingt ans, un processus de dégradation a commencé dans le monde. La crise de la démocratie n'est pas seulement en Amérique latine, mais aussi dans les pays européens. La maîtrise du profit illimité qui contrôle tout est dans tous les pays. Idem la crise écologique. L ' esprit doit faire face aux crises pour les maîtriser et les dépasser. Sinon nous sommes ses victimes.

Nous voyons aujourd'hui s'installer les éléments d'un totalitarisme. Celui-ci n'a plus rien à voir avec celui du siècle dernier. Mais nous avons tous les moyens de surveillance de drones, de téléphones portables, de reconnaissance faciale. Il y a tous les moyens pour surgir un totalitarisme de surveillance. Le problème est d'empêcher ces éléments de se réunir pour créer une société totalitaire et invivable pour nous.

À la veille de mes 100 ans, que puis-je souhaiter ? Je souhaite force, courage et lucidité. Nous avons besoin de vivre dans des petites oasis de vie et de fraternité."

Edgar MORIN poète savant



THÉODORE MONOD, poète savant :

LE ROI DEVENU FOU … *Extrait :*

« Ce que l'on appelle la crise de l'environnement est tout simplement le résultat d'une violation sans cesse aggravée des lois de l'écologie, fondées sur l'interdépendance des êtres vivants entre eux et avec leur milieu physique. Dans une première phase, l'homme reste un prédateur parmi d'autres, occupant une modeste place dans la biocénose originelle. Mais avec le perfectionnement de ses techniques, avec le biface, le flèche, le feu, son efficacité s'accroît sensiblement. Tandis que se développe la révolution néolithique, la structure sociale se modifie ; la ville va naître, et par conséquent, le palais, le temple, la boutique, la caserne, le bordel et la prison : la civilisation est en marche. Si, à l'origine, un certain équilibre pouvait subsister entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel, la balance, désormais, penchera de plus en plus du côté de l'agresseur.

Une idéologie belliqueuse et orgueilleuse, la mythologie d'un « roi de la création » chargé de conquérir, de domestiquer, de dominer, sans souci ni des conséquences pour lui-même ni, bien sûr, des droits des autres êtres vivants devaient nous permettre de ravager la planète en toute bonne conscience. Et d'autant plus facilement que la religion du profit allait rendre licite n'importe quel méfait du moment que l'assurance d'un gain venait l'absoudre, voire le sanctifier. Dès lors, quoi d'étonnant si la production, l'industrialisation, le gigantisme humain, la croissance économique, sont tenus pour des vertus axiomatiques?

« Les aberrations écologiques qu'entraîneront ces beaux et lucratifs principes, on ne les connaît que trop. La grosse industrie, les grands pollueurs, devant l'émotion enfin soulevée dans le public par leur excès, se trouvent désormais sur la défensive et réagissent de plusieurs façons. On condamne en bloc les rousseauistes, les passéistes, les amateurs de rêve bucolique ou de pureté champêtre, bref tous ceux qui ont l'impertinence, ces impies, de refuser d'adorer le Veau d'or, le Fric-Jéhovah ou Sainte production. Au besoin on les accusera de vouloir revenir à l'ère préindustrielle alors qu'ils osent à l'avance penser l'ère postindustrielle. Puis on tente de minimiser les faits ou d'en émasculer la signification : n'y a-t-il pas eu, de tout temps, une érosion naturelle ? Des espèces animales n'ont-elles pas déjà disparu sans intervention de l'homme ? On va d'ailleurs plus loin, en tentant de vastes opérations de « dédouanement » publicitaire. A en croire certaines de ces firmes puissantes, c'est tout juste si leur souci majeur, essentiel, primordial, ne serait pas devenu la protection de l'environnement. L'écologie, l'environnement, les équilibres biologiques, etc., deviennent une tarte à la crème : de hauts personnages en ont, sans rire, plein la bouche, de ces mots qu'ils ignoraient il y a six mois.

« On ne luttera plus désormais, pour incarner une véritable conscience écologique, sans se heurter aux puissants. On n'y insistera jamais trop : le combat pour la qualité de la vie débouchera nécessairement sur des questions de principes et de finalités, donc de choix. Après tout, qu'est-ce qui compte vraiment ? Continuer à saccager allègrement la planète, ou bien accepter d'entrer dans une troisième phase de l'histoire des relations homme-nature, celle de la réconciliation ? »

Théodore Monod poète savant

Artistes au chômage, allez occuper les cités de notre peuple dont vous avez oublié les noms et les adresses ! Venez nous charmer, éloigner le mal, guérir, provoquer l'amour ! Retournez à la boue dont vous êtes issus ! L'Humanité d'argile et d'eau vous protégera si vous lui offrez les dons gratuits que vous avez reçus gratuitement à la naissance et que vous devez lui donner ! Si vous êtes dignes de vos prétentions - au lieu de ramper et de geindre à la porte des despotes ! Vous n'aurez point d'autre fortune que de nombreux amis avec qui vous ferez pays ! Lorsque notre peuple, c'est-à-dire tout le monde, vous aura vu à l'œuvre pour le distraire mais aussi pour l'éduquer, pour lui donner le goût du beau, le goût de lire et de développer sa sensibilité et trouver d'autres sens à la vie, alors, tout le peuple ira dans ses théâtres, ses musées, ses bibliothèques et deviendra votre meilleur public, le défenseur de nos vraies richesses. Au travail ! Rappelez-vous que l'éducation populaire et la paix faisaient partie de la raison d'être des pionniers de l'Action Culturelle *(Qui étaient bénévoles)* grâce à qui nous avons construit pour nous tous des outils que vous utilisez assez mal car notre peuple ne s'en sert guère et même parait les ignorer vue leur si petite fréquentation. Les artistes n'ont besoin d'être reconnus que par leurs dons offerts et les plus beaux bienfaiteurs restent le plus souvent anonymes. L'important est le poème qui entre dans les maisons. C'est au nombre de ses dons échangés et à la grandeur de sa curiosité que l'on mesure la grandeur d'une civilisation et la grandeur d'un être humain.

Nous sommes venus de la place publique où nous jouions dans le cercle du conteur *(halqua)* pour nous enfermer entre des murs appelés théâtres mais la foule nous a lâchés parce que nous l'avons oubliée alors, aujourd'hui, nous devons redevenir pionniers et reconstituer la place publique, et inventer; ajuster de nouvelles formes d'art dans les moules anciens du geste et de la parole.

Le confort et la sécurité nous ont éloignés de la vie de notre communauté. Nous ne savons plus les noms ni l'adresse des humains qui se cultivent sur la grande scène de la Terre.

CŒURS À OFFRIR

Je ne peux donner un cœur à personne
Seulement une pierre si elle est bonne
L'égalité partage l'amitié entre les amis
Alors choisis mon cœur comme un habit

Et s'il te va le bonheur est une joie
Comme l'eau et le pain que nous nous donnons
Nous serons des poèmes à semer la paix
Et savants dès le premier jour où nous naitrons

Mais si une pierre remplace ton cœur mauvais
Je ne jetterai pas le mien je te l'offrirai
Même si je ne peux donner un cœur à personne
Tu seras curieux étonné de ce que je te donne

La poésie est la parole fondamentale et le salut du monde dépend de sa capacité d'entendre cette parole.

L'imagination ne peut avoir de limite, ni la pensée, sinon la conscience cesserait d'exister.

J'aimerai comme un enfant pas encore déformé par les croyances et les préjugés, les jugements et les châtiments. Un enfant le cœur aux lèvres, la tête curieuse, la main généreuse. Un enfant doué pour vivre.

Je suis un amoureux de la vie.

DERNIERS MOMENTS

Les pierres peuvent parler
Entre elles j'aurai chanté
Que l'absolu m'inspire
L'éternité d'un soupir
Le voyage est trop court
Pour un petit peu d'amour
Chante mélodie des dieux
Tous les mots tristes d'adieu
Mon poème me quitte
Pour une autre belle vie
Elle et moi sommes quittes
Ne cédons rien à l'ennui
Ma poésie a fleuri
J'ai connu bien des chéries
J'ai quitté beaucoup d'enfants
En compagnie des géants
Et sur une pierre encor
Je parie renoncements
Sans quoi je serais un mort
N'aurais point vécu amant

POUR LA LUMIÈRE DU MONDE

Rien n'empêche personne d'apprendre à parler et à lire et écrire. Quelques-uns seulement auront le cœur qui leur fouettera la volonté, car, amoureux de vivre, ils veulent pouvoir chanter leur joie même des bas-fonds de leur misère; ils ne se sentent pas seuls à s'aimer dans la dignité et donc ne se plaignent point des épreuves qui leur enseignent l'art de vivre dans la culture humaine; et ces poètes, ne comptent pas avec l'espoir; ni se perdent dans un passé moribond ou un futur menteur; ni ne croient en rien qui ne les rendent savants et forts; et ces rares poètes du présent éclairent le monde sans nom ni avoir; et vous leur devez gratitude à eux qui vous montrent par l'exemple que l'on peut simplement imiter le feu et devenir flamme, pour la lumière du monde.

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La foi contre la liberté
L’espérance contre l’égalité
La charité contre la fraternité

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La croyance contre la science
L’espoir contre la volonté
Le crédit contre le bonheur

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La prière contre l’étude
La soumission contre la dignité
Les règles contre l’amour

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La force contre la raison
L’acquiescement contre la critique
L’adulte contre l’enfance

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

Le renoncement contre le rêve
La censure contre le désir
La famille contre l’autre

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La nation contre la paix
L’État contre le solitaire
Les pays contre les amis

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

Le social contre le chagrin
Le normal contre la joie
Le banal contre l’original

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

L’indifférence contre les poètes
Le mépris contre le créateur
L’insensible contre le bien

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La justesse contre la justice
L’économie contre le pain
La punition contre soi-même

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La politique contre l’humanité
La croissance contre l’abondance
La trêve contre la paix

Y a pas la politique
Y a les flics

Y a pas la science
Y a la croyance

Y a pas de soins
Y a des malins

Y a pas la parole
Y a les masques

Y a pas de complot
Y a des profiteurs

Y a pas de religion
Y a des canons

Y a pas l’espoir
Y a l’attente

Y a pas l’intelligence
Y a la prière

L’HISTOIRE

Y a eu le lion et le tigre
Et le partage du territoire
Puis y a eu l’hyène et le chacal
Et le commerce des richesses
Enfin il y a les virus et les parasites
Et la corruption de la vie
Alors il y aura
La mort et plus rien

Au lieu de pain et d’amour
Y a la politique et la religion
Au lieu de la Terre et du Ciel
Y a la prison et l’asile
Au lieu du corps et de l’esprit
Y a l’armée et le drapeau
Au lieu de parole et de paix
Y a les mensonges et la violence

Les animaux savent vivre
Les plantes poussent toutes seules
Les minéraux sont animés
Les humains inventent
L’orgueil est vaniteux
La fierté abusive
Les héros poussiéreux
Les martyrs plaintifs

En un jour et une nuit
La planète fait une révolution
En un jour et une nuit
Le sage fait le tour de lui-même
En un jour et une nuit
Le cupide fait ses comptes
En un jour et une nuit
L’ambitieux devient quelqu’un

Rien de nouveau sous le Soleil
Tout est pareil sous la Lune
Personne ne vit à votre place
Personne ne possède tous les as
Ignorer que l’on sait c’est croire
Faire ce que l’on croit c’est espérer
Mais la volonté n’est qu’un devoir
Tout si l’on peut sans chef ni sujet

Que faire et il n’y a rien à faire
Profite le riche travaille le pauvre
L’oisiveté serait mère de tous les vices
Le gain serait père des toutes les vertus
Qu’on arrache victoire ou conquièrent l’envie
Le vice a ses vertus, la vertu a ses vices
L’autorité pas reconnue n’existe pas
Anarchie naturelle de la vie à trépas

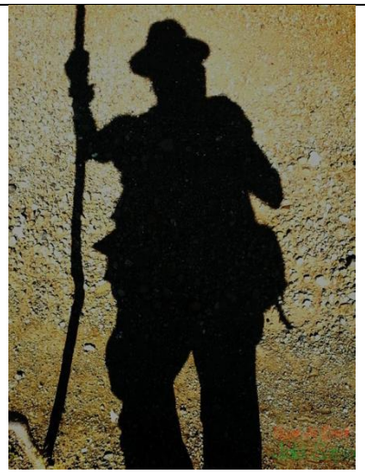
Maïmonide :

« Mon Dieu, remplis mon âme d'amour pour l'Art et pour toutes les créatures. N'admets pas que la soif du gain et la recherche de la gloire m'influence dans l'exercice de mon Art, car les ennemis de la vérité et de l'amour des hommes pourraient facilement m'abuser et m'éloigner du noble devoir de faire du bien à tes enfants. Soutiens la force de mon cœur pour qu'il soit toujours prêt à servir le pauvre et le riche, l'ami et l'ennemi, le bon et le mauvais.

Fais que je ne voie que l'homme dans celui qui souffre. Fais que mon esprit reste clair auprès du lit du malade et qu'il ne soit distrait par aucune chose étrangère afin qu'il ait présent tout ce que l'expérience et la science lui ont enseigné, car grandes et sublimes sont les recherches scientifiques qui ont pour but de conserver la santé et la vie de toutes les créatures.

Fais que mes malades aient confiance en moi et mon Art pour qu'ils suivent mes conseils et mes prescriptions. Éloigne de leur lit les charlatans, l'armée des parents aux mille conseils, et les gardes qui savent toujours tout: car c'est une engeance dangereuse qui, par vanité, fait échouer les meilleures intentions de l'Art et conduit souvent les créatures à la mort. Si les ignorants me blâment et me raillent, fais que l'amour de mon Art, comme une cuirasse, me rende invulnérable, pour que je puisse persévérer dans le vrai, sans égard au prestige, au renom et à l'âge de mes ennemis. Prête-moi, Mon Dieu, l'indulgence et la patience auprès des malades entêtés et grossiers.

Fais que je sois modéré en tout, mais insatiable dans mon amour de la science. Éloigne de moi l'idée que je peux tout. Donne-moi la force, la volonté et l'occasion d'élargir de plus en plus mes connaissances. Je peux aujourd'hui découvrir dans mon savoir des choses que je ne soupçonnais pas hier, car l'Art est grand mais l'esprit de l'homme pénètre toujours plus avant».



Mahmoud Darwich :

« Je fais partie de ceux qui considèrent que la pensée, la conscience et la culture ne peuvent déboucher sur la poésie qu'en passant par les sens. Le poète se doit de cacher ses sources de connaissance pour s'avancer comme si tout lui venait de l'instinct. Le paysage poétique arabe est aujourd'hui le théâtre d'un débat entre deux courants : celui des partisans de la poésie « mentale, et celui des partisans de la poésie « lyrique ». »

« L'exil ne finit jamais, qu'on soit loin de la patrie ou qu'on y vive. Je vous renvoie à ce propos au merveilleux texte d'Abou Hayyân al-Tawhîdî sur l'étranger. Les niveaux, les aspects, les états du statut d'étranger sont multiples. On peut être exilé dans la langue, dans l'amour, dans l'attitude vis-à-vis de la justice, de la vision différente de la vie. Tout comme on peut l'être du fait de l'occupation ou de l'enfermement. L'exil véritable est celui qu'on ressent dans sa patrie, l'exil intérieur. Certes, la situation particulière des Palestiniens génère de l'exil, mais il est vrai aussi que l'Arabe, en général, est « étranger de visage, de main, et de langue », selon le célèbre vers de Mutanabbi.

(...) Après tout, l'exil n'est-il pas l'une des sources de la création littéraire à travers l'Histoire ? L'homme qui est en harmonie parfaite avec sa société, sa culture, avec lui-même, ne peut être un créateur. Il lui faut une forte tension intérieure pour transgresser les règles, condition nécessaire de toute création. Et cela demeure vrai même si notre pays était un Éden, même si nous parvenions à en faire un Éden. La disposition vitale au renouvellement est le ferment du besoin de créer. Et si le bonheur, l'accomplissement, les cercles bouclés, peuvent engendrer de bonnes mœurs, ils ne donnent jamais le jour à une vraie littérature. »

- Craignez-vous de perdre le rêve ?

« C'est un mythe vivant dans ma poésie. Toujours, la peur de briser le rêve. Dans mon dernier recueil je dis que j'ai un seul rêve : en trouver un. Un rêve, c'est un morceau de ciel en chacun de nous. Nous ne pouvons pas être totalement pragmatiques, totalement réalistes. Nous avons besoin d'un peu de ciel pour trouver l'équilibre entre le réel et le rêvé. Le rêve est la région de la poésie. »

Tableau de Jaber Al Mahjoub

L'INVITATION

Ça ne m'intéresse pas ce que tu fais pour gagner ta vie,
Je veux savoir ce que tu meurs d'envie de faire,
et si tu oses rêver de réaliser ce pourquoi ton cœur se languit.

Ça ne m'intéresse pas ton âge.
Je veux savoir si tu es prêt à risquer
d'avoir l'air idiot pour l'amour, pour tes rêves,
pour l'aventure d'être vivant.

Ça ne m'intéresse pas quelles planètes croisent ta lune.
Je veux savoir si tu as touché le centre de ta propre souffrance,
si tu as été ouvert par les trahisons de la vie ou
si tu t'es replié et fermé de peur d'avoir encore mal.

Je veux savoir si tu peux être avec la douleur,
la mienne ou la tienne,
si tu peux danser sauvagement et laisser l'extase t'envahir
du bout des doigts à la pointe des orteils
sans nous rappeler de faire attention, d'être réaliste,
ou de te souvenir des limites de l'être humain.

Ça ne m'intéresse pas si l'histoire que tu me racontes est vraie.
Je veux savoir si tu es capable de décevoir quelqu'un d'autre
pour être fidèle à toi-même ;
si tu peux tolérer d'être accusé de trahison et ne pas trahir ton âme.
Je veux savoir si tu peux être fidèle
et donc digne de confiance.

Je veux savoir si tu peux voir la beauté
Même quand il ne fait pas beau tous les jours,
Et si tu peux sourcer ta vie de la présence du Créateur.

Je veux savoir si tu peux vivre avec l'échec,
le tien et le mien,
et être capable de rester debout au bord du lac
et crier au reflet argenté de la Lune, « Oui » !
Ça ne m'intéresse pas où tu demeures
ou combien d'argent tu as.
Je veux savoir si tu peux te lever
après une nuit de chagrin et de désespoir
fatigué et meurtri jusqu'à l'os,
et faire ce qu'il y a à faire pour les enfants.
Ça ne m'intéresse pas qui tu es
ni comment tu es arrivé ici.
Je veux savoir si tu vas rester debout avec moi au sein du feu sans reculer.

Ça ne m'intéresse pas où, quoi, ou avec qui tu as étudié.
Je veux savoir ce qui te soutient de l'intérieur
quand tout le reste s'écroule.

Je veux savoir si tu peux être seul avec toi-même,
Et si vraiment tu aimes ta compagnie dans les moments vides.

Oriah Mountain Dreamer

- femme médecine canadienne
- paroles trouvées au cours d'une méditation
- musique et interprétation de Pierre Marcel Montmory
- *(Avec l'aimable autorisation de Oriah Mountain Dreamer)*

LA PLANÈTE DES FOUS

J'ai bu trente et un cafés crème en t'attendant
J'ai peine à dire que je t'aime je t'aime pourtant
Les gens du café me regardent en rigolant
Ils chantent ils boivent ils bavardent
J'ai froid dedans
J'ai froid dedans
Vaincre l'éphémère
Pour vaincre le néant
Allongé sur la Terre
Et lui faire un enfant
Un enfant sans mémoire
Un qui n'aurait pas peur
Qui prendrait la nuit noire
Pour un bouquet de fleurs
Pour un bouquet de fleurs

Un enfant mal né
Sans espoir d'héritage
Qui ne serait pas moi qui suis déjà venu
Qui me prenant par la main
Quand je ferai naufrage me crierait : vis encore
Je ne t'ai pas connu
Qui n'accepterait pas la volonté des armes
Ni des dieux des hommes prêchant l'humanité
Et pour mon dernier cri découvrirait
Les larmes désespérées de voir ma non-éternité

Un enfant qui s'en irait sans regret pour nos fêtes
S'en irait pour devenir enfin
Enfant de l'Univers
Se referait étoile
Se referait planète
Et nous contemplerait hors des espaces verts
Et puis de temps en temps penserait à sa mère
Et puis de temps en temps
Baissant les yeux sur nous
Dirait à d'autres mondes :
La plus bleue
C'est la Terre
La Terre en fleurs coupées
La planète des fous

Un enfant qui reviendrait sur la Terre
Pour sa dernière escale
Et là deviendrait femme
Le ventre mis à nu
Balaierait de la main temples et cathédrales
Remettant à genoux les dieux non advenus
Et dirait je reviens
Pour donner à la Terre
Un enfant qui veut vivre
Qui veut vivre debout
Le droit divin est mort
Cet enfant est comme ses frères
Celui-ci aimera
La planète des fous *Paroles de Leny ESCUDERO*

compositions de pierres
du mont Safoon en Syrie
Nizar Ali BADR
- sculpteur -

Pierre Marcel Montmory Éditeur
Montréal - 2021 - imprimé :
978-2-924985-85-4
Montréal - 2021 – PDF :
978-2-924985-86-1

poesielavie.com